

La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur

Alain Bottaro



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/insitu/11060>

DOI : [10.4000/insitu.11060](https://doi.org/10.4000/insitu.11060)

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Alain Bottaro, « La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur », *In Situ* [En ligne], 24 | 2014, mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 10 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/11060> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.11060>

Ce document a été généré automatiquement le 10 octobre 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

La villégiature anglaise et l'invention de la Côte d'Azur

Alain Bottaro

- 1 L'histoire de la villégiature anglaise dans le comté de Nice débute dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle a été préparée en pays niçois par les contacts du commerce et de la diplomatie entre les monarchies d'Angleterre et de Savoie. Mais son originalité et sa complexité se situent dans les champs de l'histoire des transferts culturels et des mentalités : la petite colonie des hivernants britanniques fait entrer Nice puis la Provence orientale dans le circuit déjà international des stations balnéaires et par là même dans l'ère du tourisme.
- 2 La première présence britannique est donc une présence marchande. On trouve dans les archives du Sénat de Nice¹ du XVIII^e siècle la trace de patrimoines de négociants anglais qui se sont établis définitivement dans le quartier Limpia du port. Une deuxième raison qui explique la précocité des liens entre Nice et l'Angleterre est d'ordre géostratégique. Une fois levée l'hypothèque de l'Invincible Armada en 1588, la monarchie anglaise entame sa descente progressive vers la Méditerranée. La flotte anglaise s'éloigne peu à peu de ses bases et parvient à renforcer sa présence permanente en Méditerranée aux XVII^e et XVIII^e siècles en constituant un système d'alliances et de points d'appui auquel Nice se trouve intégrée. Ainsi se constitue une stratégie de jalons sûrs depuis l'Atlantique jusqu'aux portes de la Méditerranée orientale. Ces jalons sont commerciaux mais ils représentent aussi autant de havres pour les relâches de la flotte de guerre : le traité de Methuen de 1706 avec le Portugal constitue la première étape. La prise de Gibraltar en 1713 met en place la clef de voûte du dispositif. La possession de Minorque de 1713 à 1783 correspond à la même logique. À l'est du littoral français, la recherche de l'alliance avec le royaume de Naples et la présence de la nation anglaise au port-franc de Livourne vient compléter le système. On peut y ajouter les tentatives d'établissement du royaume anglo-corse de 1794 à 1796. Nice et, dans une moindre mesure Cagliari, à partir de 1768, représentent un intérêt de première importance pour les Anglais puisque les deux ports se trouvent au voisinage des côtes françaises. Toulon, la hantise des Anglais, se trouve ainsi encerclé. Enfin, le

dispositif est étendu à l'ouest par le protectorat britannique sur les îles de Malte, Chypre et Corfou. Ces jalons de la présence britannique sur les routes maritimes en Méditerranée se transforment progressivement à partir de la fin du XVIII^e siècle en lieux de la villégiature anglaise. C'est le cas pour Madère, Cascais, Gibraltar, Nice, Livourne, Naples, Corfou et Malte.

Les débuts de la villégiature anglaise

- 3 La pratique de la villégiature en Méditerranée trouve ses prémices dans le premier tourisme. L'expérience culturelle du voyage en Italie alimente, dans l'imaginaire des élites européennes, un désir de Méditerranée qui débouche sur la pratique de la villégiature d'hiver dans le Midi. Ainsi, de l'itinérance du Grand Tour, les touristes anglais passent aisément au séjour prolongé pour peu que l'argument médical prenne le pas sur celui de la découverte. En effet, le puissant motif de la migration hivernale des Britanniques pour la villégiature dans le comté de Nice et en Provence est à l'origine d'ordre médical. Il se fonde sur les vertus thérapeutiques d'un climat élevé au rang de panacée par l'école néo-hippocratique qui fait de la géographie médicale la base de la pharmacopée. Passer l'hiver dans le Midi, au contact d'une nature édénique, entre gens de la même condition, s'impose comme allant de soi dans la *high-life* anglaise.

La porte de l'Italie

- 4 Les voyages privés vont se développer durant la période de paix en Europe après 1763 et jusqu'en 1792. Cette période correspond à l'âge d'or du Grand Tour, le voyage en Italie aux sources de l'Antiquité, véritable pèlerinage culturel et rite initiatique dans l'éducation des élites². Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, alors que se développe la villégiature d'hiver, le tourisme d'étape sur la route du pèlerinage culturel perdure. Aux yeux des voyageurs, la porte de l'Italie oscille entre Nice et l'Estérel. Cette situation de seuil dans l'imaginaire du voyage d'Italie a été soulignée dans la thèse de Gilles Bertrand quand il évoque « une arrivée en Italie longtemps sous-évaluée »³. Elle constitue une des clés de compréhension du mythe de la Côte d'Azur. Gilles Bertrand évoque un « choc italien ». Il est présent dans l'émotion d'Alexandre Herzen en 1847 arrivant à Cannes : « Tout à coup, à un tournant de la route, brilla et étincela la Méditerranée [...]. L'entrée en Italie est pour l'homme un événement heureux, une trace lumineuse de ses souvenirs [...]. De l'Estérel à Nice, ce n'est pas un chemin, c'est une allée à travers un parc splendide⁴ ».
- 5 Les humanités classiques constituaient le socle de l'éducation de l'honnête homme et ce jusqu'au début du XX^e siècle. Elle signifie la fréquentation durant l'enfance et l'adolescence des auteurs grecs et surtout latins. La version, le thème, la versification mais aussi le discours latin et l'éloquence formaient le quotidien de la *ratio studiorum* des jeunes gens de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie européenne. D'autre part, l'éducation artistique fondée sur l'imitation des œuvres antiques passe par la consultation de supports iconographiques, les recueils de planches gravées, quelquefois des fac-similés en trois dimensions comme les plâtres de statues et de bas-reliefs, les maquettes en liège de monuments en modèle réduit dans les écoles des beaux-arts. Les collections d'antiques souvent privées mais accessibles à un public choisi sont des lieux

d'enseignement et de contact avec l'Antiquité. Mais le Grand Tour des Britanniques ou le voyage d'Italie des Français vient couronner les études par un pèlerinage culturel de deux ou trois années aux sources de la connaissance de la culture classique.

- 6 Gênes et Florence sont les étapes consacrées sur la route de Rome, but du voyage. Enfin, le site de la baie de Naples constitue un prolongement naturel, en particulier à partir de 1748 après les mises au jour des villes d'Herculanum et de Pompéi. Les « touristes » venus du Nord ont emprunté le passage des Alpes, à moins qu'ils n'aient préféré la route de Provence. Dans ce cas, ils prennent la voie de mer et s'embarquent en felouque en suivant les côtes provençales et ligures jusqu'à Gênes. S'ils prennent la voie de terre, la route les conduit à Nice, d'où ils rallient Gênes par la mer, la voie terrestre de la Rivière de Gênes étant particulièrement périlleuse. Se fondant sur l'autorité des auteurs anciens, les Alpes-Maritimes représentent la porte de l'Italie pour ces voyageurs, ce que confirme d'ailleurs la frontière moderne sur le Var entre les royaumes de France et du Piémont. Pour Strabon et Lucain, le Var est la limite entre la Gaule et l'Italie, tandis que le trophée d'Auguste à La Turbie marque le seuil *summa Alpi* selon Dion Cassius, Pline l'Ancien et l'itinéraire d'Antonin. Nice revêt alors l'importance d'un seuil symbolique de cette Italie où le voyageur se livre au jeu intellectuel de la confrontation des sites et des références littéraires. Le Grand Tour est vécu non pas comme un dépaysement mais plutôt comme les retrouvailles avec la culture classique, marque de reconnaissance des élites.

La naissance des quartiers anglais

- 7 Le symbole de la villégiature anglaise dans le Midi ancré dans la mémoire collective demeure la figure de l'inventeur de station, ce découvreur qui, en *deus ex machina*, va changer le cours de l'histoire locale. Le lancement de Cannes en 1834 par lord Henry Brougham and Vaux est devenu rapidement emblématique et proposé en exemple par les protagonistes eux-mêmes, c'est-à-dire l'inventeur mais aussi le cercle étroit des notables locaux, corps municipal, notaire et clergé. Maintes fois repris par l'historiographie, le récit de la découverte cannoise trouve son origine dans le procès-verbal de la pose de la première pierre du château Éléonore-Louise, le 31 août 1835, qui continue à remplir sa fonction de texte fondateur du nouveau Cannes, celui de l'avènement du tourisme. Par la teneur du discours et la mise en scène d'un cérémonial lisible par tous, l'événement est consciemment solennisé comme un acte à la fois spirituel et politique. On y voit la célébration d'une nouvelle alliance, la première Entente cordiale entre la France de la Charte de 1830 et l'Angleterre libérale :

Le sieur Pierre Louis de Larras, ingénieur civil architecte géomètre au corps royal des Ponts et Chaussées, résident en cette ville de Cannes, a fait établir en présence de soussignés les fondations et posé la première pierre de ce château qui portera le nom d'Éléonore Louise et qui va être sans interruption construit sur cet emplacement enclavé dans la propriété appartenant à Milord Henri baron de Brougham ex-chancelier de la Grande-Bretagne, pair d'Angleterre maintenant lord gardien du grand sceau de ce royaume, membre de l'Institut national de Londres. Lequel, n'ayant pu se rendre à Nice à cause du cordon sanitaire établi par les autorités sardes sur le pont du Var en raison du choléra qui régnait alors à Marseille et qui sévit maintenant dans cet arrondissement de Grasse, fut forcé de séjourner quelques jours à Cannes où lord Brougham fut si enchanté de la douceur du climat, de l'aspect riant des campagnes et de la verdure qu'elles présentaient au cœur même de l'hiver qu'il se détermina à faire par acte du 3 du mois de janvier de la présente année, reçu par M^e Esprit Violet, notaire royal à la résidence de Cannes,

membre du conseil général de ce département du Var, l'acquisition de cette propriété de M. Joseph Tasy, propriétaire foncier à Cannes[...]. De tout ce que dessus il a été dressé procès-verbal dont lecture à haute voix sera donnée aux membres assistants, la quelle sera précédée et sera suivie de triples salves de boîtes[...]. La pierre de recouvrement sera immédiatement cimentée par Mlle Marie Alexandrine Rosable Blanchard, fille de M. Jacques Noël Blanchard, receveur municipal des douanes au bureau de Cannes, française, et par Miss Emily Henry, fille de M. Henry Merrion Lodge Botestam, Dublin, Irlande, anglaise (se trouvant accidentellement à Cannes), symbole de l'union et de la bonne intelligence qui règne entre les deux nations et dont ces jeunes vierges vont cimenter s'il plait à l'Éternel la durée[...]. Ont signé MM. Louis de Larras, Rouaze, maire de la ville de Cannes, Arluc, adjoint à la mairie, Pascal, curé chanoine, Pons et Magagnosc, premiers vicaires⁵.

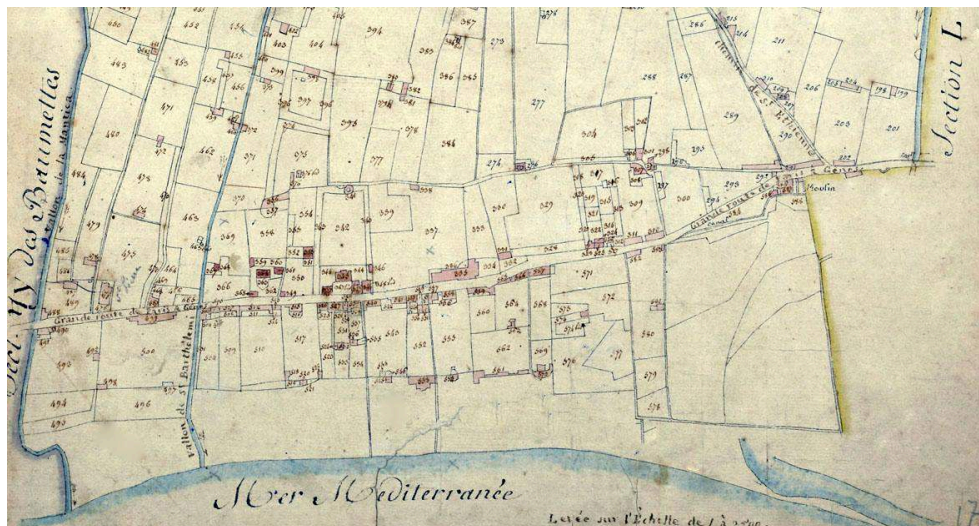
- 8 Trois facteurs interagissent : le lord voyageur, le hasard, pour ne pas dire la Providence, qui constitue le moteur de l'action, et enfin, le site naturel édénique. La théâtralisation de l'invention par l'inventeur lui-même trahit sans doute chez lord Brougham une conception quasi-messianique de l'homme d'État. Son implication constante dans la vie publique locale le confirme, campant jusqu'à sa mort le personnage du protecteur des intérêts cannois et du père fondateur de la colonie anglaise. Mais elle donne à voir la villégiature comme un fait de civilisation. Sa réception par les notabilités locales prouve l'existence d'une société rurale apte à s'ouvrir aux influences étrangères. On peut avancer que les précédents niçois et hyérois de la villégiature constituaient alors un modèle de développement qui faisait consensus dans les communautés du littoral provençal. La cérémonie de la pose de la première est reproduite en 1838 pour la fondation de la seconde villa anglaise de Cannes, celle du général Taylor.
- 9 L'ample diffusion du récit de l'invention de Cannes et ses conséquences publicitaires se vérifient de manière inattendue à Menton à travers l'introduction au luxueux guide photographique *L'hiver à Menton* d'Alfred de Longpérier-Grimoard, publié sur place en 1862. La découverte de Menton remonte au séjour fortuit du médecin anglais James Henry Bennett en 1859. Longpérier occulte cet épisode pour lui substituer le récit imaginaire d'une invention aristocratique sur le modèle de Cannes :
- Vers la fin du mois de novembre 1855, une lourde calèche attelée de quatre chevaux s'arrêtait à la porte de l'hôtel des Quatre-Nations, à Menton [...]. Jusque-là, rien de plus simple et de plus ordinaire qu'une voiture de poste qui s'arrête à Menton, un père voyageant avec ses enfants, accompagné d'une femme de chambre nerveuse et d'un domestique poltron [...]. Lorsque lord Seyton, sans doute le nouvel étranger descendu à l'hôtel des Quatre-Nations se nommait ainsi, demanda si l'on pouvait lui donner des chambres, et à quelle heure on dînait ; ces questions durent paraître encore toutes naturelles... Mais il n'en fut pas de même quand, le postillon étant venu prendre les ordres à transmettre à la poste pour le soir ou le lendemain, on entendit le propriétaire de la calèche lui dire qu'il n'avait plus besoin de chevaux [...]. Le lendemain de ce jour mémorable, sir Reginald s'adressa à son hôte pour qu'il lui indiquât une maison à louer.
- 10 Contrairement à Cannes ou Menton, Nice n'eut pas un découvreur mais plutôt un publiciste en la personne du médecin écossais Tobias Smollett. Sur les routes de la villégiature d'hiver sur les bords de la Méditerranée qui s'esquisse dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le séjour niçois parvient à s'imposer parmi les « must » de la villégiature d'hiver de la *gentry*. Le succès a deux causes principales, l'influence des récits de Tobias Smollett auprès du public anglais et la participation assidue de la famille royale d'Angleterre. Un personnage emblématique de ces premiers touristes britanniques est sans nul doute le médecin écossais Tobias Smollett. Il est médecin mais

aussi malade. Il est écrivain mais aussi curieux d'antiquités, en somme tous les ingrédients de son séjour niçois vont captiver ses lecteurs qui furent nombreux. Son *Voyage*, qu'il publie dans les années 1765, va diffuser la connaissance du pays niçois et contribuer à le populariser outre-Manche⁶. D'autre part, la composition princière de la première colonie des hivernants britannique compense l'absence de la Maison souveraine de Savoie dans le lancement de Nice comme *health place* internationale. Les difficultés de communication entre le comté et le Piémont expliquent aisément l'indifférence de la cour de Turin à l'égard des bains de mer, en dépit de son anglophilie. Une note envoyée à la cour de Turin par le gouverneur Thaon de Saint-André donne la liste des hivernants étrangers en 1784 :

Monseign. le Duc de Cumberland, Madame la Duchesse de Cumberland, le Prince William, la Princesse Sophie, lady Carpenter dame d'honneur, Mr. Vincent écuyer, Mr. Kaisby, le chevalier Lindsay commandant de l'escadre, lady Lindsay, le capitaine Wagborn capitaine de pavillon du Phaeton, le capitaine Colsoy, colonel Broderick, Mr Summer, Mad. Summer, lady [?], lady Maria sa fille, Madame Fraser, Mlle Brisson, Mad. Buckle, Mr. Barry, le Dr Williams, le Dr Congallern, Mad. Congallern et ses trois filles, Mlle Mac Intosh, Mlle Tompson, le Dr Metwald, Mad. Metwald, ses trois filles, Mr. Dorset, Mr. Boddington, Mad. Boddington, lord Tahir, Mr. O'[?], le capitaine Young, Mr. Trevorman, lord Binning, lady Binning, trois filles⁷.

- 11 Les membres de la famille royale d'Angleterre séjournant à Nice durant cet hiver 1784 sont donc le duc de Cumberland, jeune frère du roi George III, et son épouse, le Prince William, fils cadet du roi, futur Guillaume IV, la princesse Sophie, douzième enfant de George III. La famille d'Angleterre, sa suite, les officiers des unités de la Royal Navy stationnées à Nice forment une colonie qui passe l'hiver chaque année au quartier rural de la Croix-de-Marbre. Parmi les membres de la colonie britannique, lady Penelope Rivers joue un rôle fédérateur dans les années 1780 par son entremise avec les autorités locales. Elle aide les nouveaux venus à s'installer, à tel point qu'elle se voit décerner le titre de marraine de la communauté anglaise.

Figure 1



Plan du quartier de la Croix de marbre à Nice, 1812, cadastre de Nice, section M, Archives municipales de Nice.

© Archives municipales de Nice.

- 12 Au fil des ans, les locations de maisons de villégiature s'organisent ; la plupart possèdent un jardin en bordure de la route de France, entre le vallon du Magnan, l'embouchure du Paillon et le bord de mer, en retrait de la future Promenade des Anglais. La colonie britannique vit en vase clos dans son quartier de la Croix-de-Marbre qu'elle nomme Newborough, qui devient dans la toponymie niçoise du temps Nieubourg (**fig. 1**). Le fossé se creuse dès le XVIII^e siècle entre société des hivernants et société indigène. Dans un schéma qui n'est pas sans rappeler le modèle de développement des villes coloniales du XIX^e siècle, le quartier des étrangers se bâtit en rupture avec la ville indigène dans une recherche de l'entre-soi dont la radicalité ne semble pas avoir été perçue par les notabilités locales. Elles y répondent en effet dès 1787 par un projet d'édifice d'un type nouveau, le casino, censé réunir élites étrangères et niçoises dans le creuset d'un mode de vie aristocratique commun :

L'établissement d'un cercle est plus nécessaire à Nice qu'ailleurs. La douceur du climat y attire une quantité considérable d'étrangers. Malgré l'accueil obligeant avec lequel on les reçoit et qui ne laisse rien à désirer quant à la société générale, l'établissement d'un cercle ou casino où les étrangers peuvent s'y rencontrer, y causer et y lire les papiers publics, est d'autant plus nécessaire que dans le nombre des étrangers qui y passent l'hiver, une partie sont si incommodes qu'il ne leur est pas possible de fréquenter la société et de se soumettre à ses genres. Le cercle qu'on propose d'établir remplira ce but en fournissant aux étrangers un point de ralliement qui leur facilitera les moyens de faire des connaissances, d'y causer, d'y faire une partie et d'y trouver des papiers publics[...]. Il y aura cinq directeurs qu'on nommera chaque mois et pendant les six mois d'hiver deux seront pris parmi les étrangers. On prendra une maison à portée de la promenade et exposée au midi où l'on jouisse du soleil⁸.

- 13 Ce casino ou cercle des étrangers n'est pas encore l'établissement de jeux emblématique des stations balnéaires du siècle suivant. On perçoit cependant la position centrale qu'il est appelé à occuper dans la société de la villégiature. Si l'on s'essaie à émettre une hypothèse sur le modèle qui a pu inspirer le projet niçois, une double filiation peut être avancée, l'une italienne, l'autre anglaise. Il participe en effet de l'esprit des cafés de l'Italie des Lumières mais aussi des *assembly rooms* des premiers resorts balnéaires d'outre-Manche⁹.
- 14 Mais les Britanniques hivernant à Nice ne font pas tous partie de la gentry du Newborough, car la villégiature n'abolit pas les distinctions sociales entre compatriotes. Une partie des hivernants, quasiment tous anglais, s'établissent dans la ville de Nice mais à proximité de la mer. Le témoignage de Smollett, représentant de la classe moyenne, nous renseigne sur son installation, hors de la société du Newborough. Il élit domicile avec sa famille en décembre 1763 dans un meublé : « Mais il fallait quelques temps pour trouver des meubles et Mr. B[uckland], notre consul et l'homme le plus aimable du monde, m'a prêté son appartement. Sa situation au bord de la mer est charmante. Il donne sur une terrasse parallèle à la plage qui fait partie du mur d'enceinte¹⁰. » Six mois plus tard, ils s'installent enfin dans son appartement pour l'hiver :

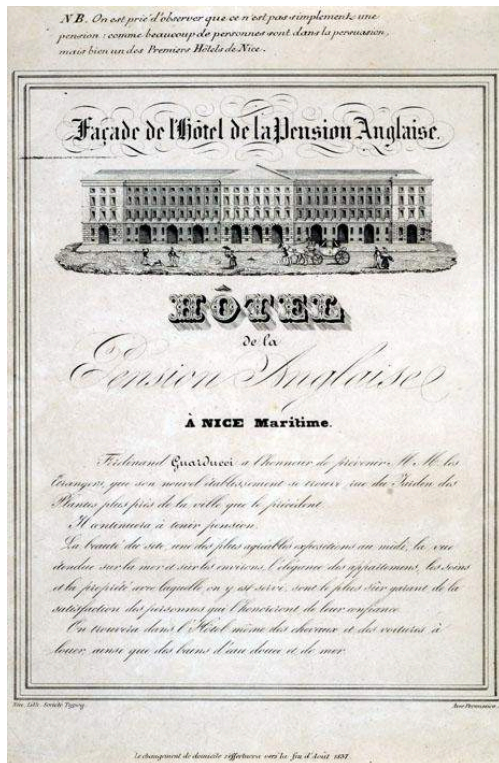
Pour ce prix-là, j'ai un rez-de-chaussée pavé de briques comprenant une cuisine, deux grands vestibules, deux belles pièces avec cheminées, trois grands cabinets qui servent de chambres à coucher, avec cabinet de toilette, office et trois chambres de domestiques, débarras et réserve auxquels on accède par un petit escalier de bois. J'ai aussi deux petits jardins pleins d'orangers, de citronniers, de pêchers, de figuiers, de vignes, de salades, et de légumes. Il y a là un puits de bonne eau¹¹.

- 15 La Révolution vient interrompre en 1792 la villégiature anglaise mais l'engouement ne cesse pas : durant l'hiver 1802 de la paix d'Amiens, les Anglais viennent retrouver l'hiver dans le Midi¹². La Restauration rétablit définitivement Nice au rang des *health places* les plus prisées. Jusqu'en 1860, la Croix-de-Marbre reste un quartier anglais mais la composition de la colonie britannique a changé : l'effectif des hivernants ne cesse de croître désormais, entraînant une relative démocratisation. De princière jusqu'en 1792, la société du Newborough devient aristocratique et bourgeoise après 1814. Elle s'internationalise à la fin des années 1850 pour devenir à dominante française après 1860. Cette période est marquée par ce que Marc Boyer appelle le meublé-roi¹³ :

Le meublé demeurait le mode d'hébergement normal de l'hivernant dont le premier souci, dès l'arrivée était de le bien choisir. Depuis les débuts de l'hivernage, le scénario n'avait pas changé qui commençait par un logement provisoire à l'hôtel, et se poursuivait par la quête de la location saisonnière.

- 16 La commande britannique n'a pas marqué l'architecture à Nice avant 1860 comme ce le fut à Cannes ; la villa de Penelope Rivers édifée en 1787 et le château Smith en 1857-1870 sont des exceptions notables qui encadrent la grande époque de la villégiature anglaise.
- 17 L'hôtel de voyageurs est donc le programme technique caractéristique de la villégiature niçoise à Nice. La mutation de l'auberge en hôtel s'est amorcée à Nice de façon précoce dès les années 1780 avec la transformation d'hôtels particuliers de la noblesse, voisins de la ville médiévale et délaissés par leurs propriétaires. Le mouvement s'accélère avec la Révolution et la vente des biens d'émigrés. Ainsi, l'hôtel d'York occupe l'ancien palais des Cessole tandis que l'hôtel des Étrangers investit le palais Corvésy. Les déclarations de la noblesse provençale portées dans les registres de chancellerie du consulat de France à Nice de l'été 1789 à septembre 1792 consignent son installation dans les hôtels, en particulier à l'hôtel d'York. À l'exception de l'accueil de réfugiés politiques, lié à sa situation frontalière, l'hôtellerie niçoise se caractérise par une double clientèle à dominante britannique, celle de passage sur la route de l'Italie et celle de la villégiature d'hiver. À partir des premiers établissements niçois, on perçoit bien le glissement sémantique qui s'opère en un siècle, de la fin du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle, de l'hôtel particulier à l'hôtel de voyageurs puis au grand hôtel et enfin au palace. L'évolution sémantique accompagne celle des édifices vers une spécialisation dictée par le concept anglais du *comfort*. C'est bien davantage dans la recherche du confort que dans le jeu des influences stylistiques qu'il faut scruter la marque de la villégiature anglaise sur la Riviera¹⁴. L'amélioration constante du confort pousse à la construction de bâtiments nouveaux dédiés à la fonction hôtelière, l'hôtel de la Pension anglaise symbolise cette quête du confort. L'établissement est dirigé par Ferdinand Guarducci. Né à Londres d'un père toscan, il connaît bien sa clientèle. À son attention, il aménage dans l'enceinte même de l'hôtel, à partir de 1856, un établissement de bains qu'il confie au docteur Brandeis (**fig. 2**).

Figure 2



Prospectus de l'Hôtel de la pension anglaise à Nice, 1856.

Repro. Michel Graniou, Archives JP Baréty. © JP. Baréty - M. Graniou.

- 18 L'examen du livre de police de l'établissement pour la période 1833-1845 fait apparaître environ deux cent quatre-vingt-sept clients britanniques, voyageant souvent en famille, sur un total de cinq cent dix clients, soit plus de la moitié¹⁵. Ils se partagent entre une clientèle d'étape entre France et Italie et celle des hivernants. L'hôtel des Princes aussi assure à « MM. Les étrangers, qui seront assurés d'y trouver en outre des appartements somptueusement meublés et tout le *comfort* désirable. Les bains de mer sont en face de l'hôtel¹⁶ ». Au fil du temps, la recherche du confort ne se cantonne plus aux projets hôteliers mais modèlent place en place le premier quartier d'hôtels de la Riviera qui associe aux établissements une diversité de services pour la commodité des étrangers. Ainsi naît une place nouvelle à l'extrémité orientale du quartier de la Croix-de-Marbre, la plus proche de la ville, le Jardin des plantes ou Jardin public. On y dénombre en 1859, un établissement de bains, un libraire, l'hôtel d'Angleterre (ex-hôtel de la Pension anglaise), l'hôtel de la Grande-Bretagne, l'hôtel des Anglais. La place carrée a son axe de circulation à son pourtour, bordé par les hôtels et les commerces sur deux cotés formant un angle. Les côtés opposés sont formés par le quai du Paillon et le front de mer du début de la Promenade des Anglais. Le centre de la place est réservé à un jardin public de type paysager (**fig. 3**) (**fig. 4**). L'ensemble n'est pas sans rappeler l'organisation en square ouvert sur la mer des *resorts* géorgiens comme Regency Square et Kemp town à Brighton et le traitement néoclassique des façades de Cecil Square à Margate¹⁷, de Wellington Square à Hastings ou encore du front de mer de St Leonards (Sussex)¹⁸ : l'unité architecturale découle de l'ordonnance symétrique des deux grandes façades néoclassiques côté hôtels, surmontée chacune d'un fronton triangulaire. En fait, la réglementation interventionniste du Consiglio d'Ornato¹⁹ de la ville de Nice

impose aux constructions privées une unité de style puisant dans le répertoire du néoclassicisme officiel du Turin de la Restauration. Mais, influence ou coïncidence ? les prescriptions du Consiglio reproduisent à Nice autour du jardin public, le paysage urbain que connaissent les hivernants dans les stations du Kent. Le square niçois évite pour un temps l'absence d'unité de l'éclectisme architectural en vogue dans les lieux de villégiature.

Figure 3



Vue du Jardin des plantes à Nice, en construction, vers 1850.

Repro. J. Gilletta, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, GLT 1658. © RMN.

Figure 4



L'Hôtel des Anglais à Nice et, de profil, les façades néoclassiques bordant le Jardin des plantes puis Jardin public, s. d. [vers 1901].

Phot. Jean Seeberger, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 1FS1179. © RMN.

- 19 Passé le temps des inventeurs de station, la spéculation foncière devient une constante de l'évolution des quartiers anglais. La Croix-de-Marbre passe en quelques décennies d'un paysage de campagne à un tissu urbain entre 1814 et 1860 tant les immeubles destinés à accueillir des meublés pour les hivernants se sont multipliés. Le quartier anglais de Cannes décline une version aristocratique de la spéculation. Elle est menée à partir de 1850 par Thomas Robinson Wooldfield, ami de lord Brougham. Il achète, fait construire et revend les résidences successives qu'il occupe, château Saint-Georges, château Sainte-Ursule, villa Victoria. Son activité immobilière n'échappe pas aux contemporains qui surnomment la portion du quartier anglais située entre la ville et la demeure de lord Brougham le quartier Wooldfield²⁰. De cette période date l'importation de l'historicisme architectural anglais. Si Louis de Larras et le rêve italien ont marqué la période pionnière 1834-1850, à partir de 1850, l'architecte à la mode sera Thomas Smith, un disciple de Gilbert Scott, chef de file du néogothique victorien. Il recrée dans le Midi un morceau choisi de l'Angleterre. La réalisation la plus achevée du *Gothic revival* de la villégiature est la chapelle royale Saint-Georges, édifiée en 1887 par la reine Victoria en mémoire de son fils le duc d'Albany, mort à Cannes. L'introduction de l'éclectisme architectural et singulièrement, du néogothique, a partie liée avec les projets spéculatifs puisqu'il flatte les goûts du public des hivernants et tend à cultiver l'image de colonie du quartier anglais où l'on cultive l'entre-soi. L'architecture devient alors le signe de l'appartenance à une communauté nationale.
- 20 L'aménagement de la villégiature d'hiver par les Anglais ne s'est pas cantonné à la construction de villas. Leur implication dans les programmes édilitaires et les grands travaux visait à développer les équipements collectifs absents qu'ils jugeaient indispensables. Les transports, l'approvisionnement en eau et, dans une moindre

mesure, l'assainissement, ont bénéficié d'initiatives des hivernants les plus influents. Ainsi, à Cannes, la construction de la digue et du quai Saint-Pierre a été menée à bien sous la Monarchie de Juillet grâce à l'intervention directe de lord Brougham auprès du ministère. Avant l'arrivée du chemin de fer, les voyageurs et le trafic des marchandises transitaient par mer. De même, l'insuffisance de l'alimentation en eau freinait le développement de Cannes. En 1861, une Société d'étude pour le canal de la Siagne, où siègent Brougham et Wooldfield, est fondée. La General irrigation and water supply Compagny of France limited en obtient la concession en 1865. À Menton, le docteur Bennett inspire le règlement communal d'hygiène. Mais l'empreinte britannique la plus marquante dans l'urbanisme de la Riviera reste la Promenade des Anglais. L'initiative en revient au révérend Lewis Wey et avait été conçue à la fois comme un atelier de charité pour la population locale sans emploi mais aussi afin de remédier à un manque qui commençait à se faire sentir de la part des hivernants de la Croix-de-Marbre, celui d'une promenade littorale. L'attrait du spectacle de l'élément marin avait été précoce à Nice puisqu'il avait motivé la construction des Terrasses publiques dans les années 1780 aux Ponchettes, le quartier de la Marine de la ville ancienne. Mieux encore, la contemplation du paysage maritime pénètre dans la vie religieuse. Ainsi voit-on au XVIII^e siècle les couvents niçois proches du rivage se tourner vers la mer : au couvent des théatins sur le Cours, Bernardo Vittone, dans les années 1730, place les appartements du prieur au-dessus de la nef de la chapelle Saint-Gaëtan, en surplomb face au large. En 1783, les visitandines construisent dans leur jardin au flanc de l'ancien château une pergola conduisant à un belvédère dominant le port et la grève²¹. La nouvelle promenade niçoise correspond au standard de la *promenade-pier* des stations balnéaires anglaises qui permet la promenade à cheval ou en attelage ou encore la déambulation pédestre²². L'ensemble urbain constitué par la Promenade et le jardin public devient le centre de cette société des loisirs du quartier anglais. Elle entraîne un déclin progressif du quartier noble des Terrasses et de la promenade du Cours en contrebas et un déplacement définitif de la vie mondaine vers l'ouest, dans la ville nouvelle.

- 21 Enfin, les quartiers des hivernants ont suscité l'apparition de services nouveaux. Les intermédiaires de la transaction immobilière apparaissent dans le sillage de la villégiature. La carrière de John Taylor à Cannes est exemplaire : il entre jeune au service de Thomas Wooldfield comme jardinier vers 1840. Rapidement, il seconde son patron dans la préparation des achats et ventes de villas, à tel point qu'il ouvre la première agence immobilière de la Riviera. Les archives notariales conservent les procurations signées par les clients résidant en Angleterre au profit de Taylor pour la signature des actes relatifs à leurs domaines cannois. Il travaille avec un unique notaire londonien, William Webb Venn²³. De même, l'agence immobilière De Bernardy « Foreign Law and Estate Agent Estab. » fonctionne en réseau, à partir de ses bureaux de Londres et de Nice, dans les années 1860²⁴. Autre service nouveau, la littérature de tourisme et la presse anglaises sont vendues à Nice à la librairie du Bureau anglais de publicité qui possède sa maison mère à Londres. Sa publicité indique que le public trouvera les guides Murray et Boyle ainsi que le *Galignani's messenger*, le *Times morning post* et d'autres journaux anglais et américains²⁵. Le papetier Dalbecchi²⁶ vend des cartes topographiques pour les excursions mais propose aussi à la clientèle étrangère, dans une galerie adjacente à la boutique, des peintures de scènes pittoresques. En 1895, Dalbecchi obtient le privilège de peindre les armes de la monarchie britannique sur sa devanture en tant que fournisseur breveté de la reine Victoria.

Figure 5



Plateau de guéridon provenant du château Éléonore-Louise, marqueterie sur amandier, atelier niçois, 1878. Collection ADAM.

Repro. Michel Graniou. © ADAM - M. Graniou.

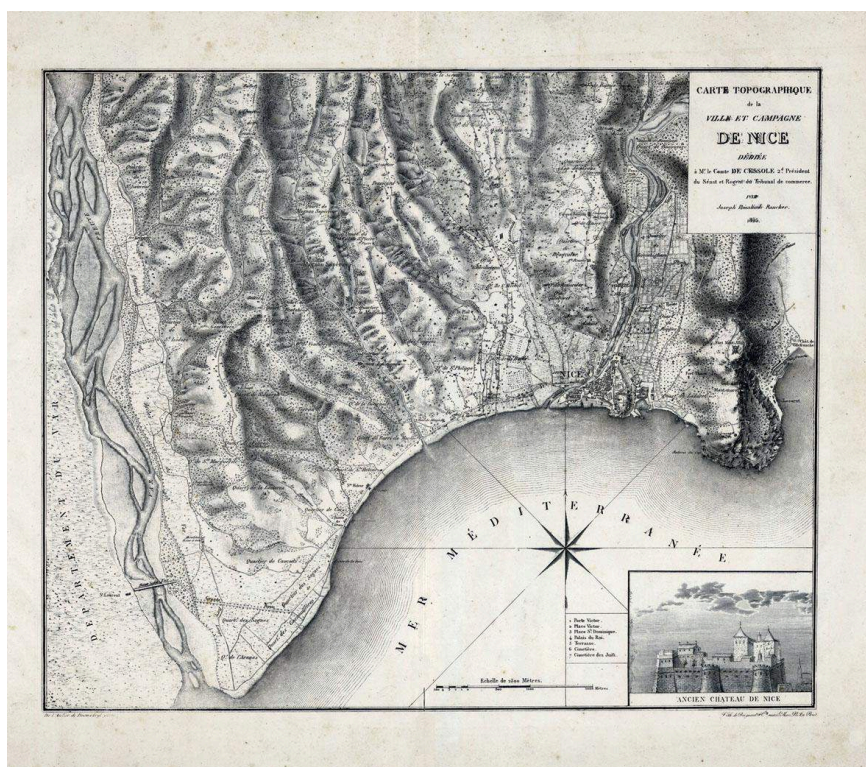
- 22 Dans cette naissance de l'économie du tourisme, l'artisanat du souvenir apparaît à Nice autour des années 1820 à travers le succès et la créativité de la marqueterie, la tabletterie selon la terminologie de l'époque, sur bois d'olivier. Les pièces des ébénistes Gimello, Ciaudo ou Lacroix sont proposées à une clientèle fortunée locale mais surtout étrangère, qui explique l'extension des ateliers (fig. 5). Le phénomène rappelle l'évolution des ateliers du travail du corail dans la baie de Naples : de l'artisanat précieux des bijoux et de l'incrustation des pièces d'orfèvrerie, les ateliers diversifient leur production en se tournant au XIX^e siècle vers la production touristique d'objets-souvenirs, pierres de lave et coquillages gravés. Dans cette mouvance, la marqueterie de Sorrente se développe et influence d'ailleurs celle de Nice pour le choix des motifs pittoresques, costumes folkloriques ou vues de sites. Un prospectus de Gimello fait ainsi sa réclame :

Les ateliers de M. Gimelle ont fourni depuis 35 ans[...]toutes les grandes familles de la Russie, de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne, ces ameublements gracieux où les plus jolies vues de Nice et les costumes les plus pittoresques du pays font revivre à l'étranger les souvenirs d'une contrée qui n'a pas d'égale au monde²⁷.

- 23 Gimello et Ciaudo participent aux expositions universelles de Londres de 1851 et de New York de 1853²⁸. À la même période, les marqueteurs niçois s'insèrent dans les circuits de l'économie du tourisme naissant en ouvrant des succursales dans les villes d'eaux françaises de Vichy et Bagnères-de-Bigorre pour Lacroix et Caunterets pour Gimello.

24 Des personnalités niçoises ont été en contact avec l'expérience toscane de la villégiature anglaise qui se développe dès le XVIII^e siècle à partir des spas du pays de Lucques, des bains de mer de Pise et de Livourne. Elles ont pu devancer les attentes d'un public d'hivernants dont elles connaissaient la langue et le mode de vie. C'est le cas de Ferdinando Guarducci, le fondateur de l'hôtel de la Pension anglaise. Il est né à Londres d'un père toscan et d'une mère anglaise et épousa une Niçoise²⁹. Il s'installe à Nice et crée un hôtel dans les années 1819 fréquenté par ses compatriotes. En 1856, il y adjoint un établissement de bains. De même, l'auteur de la *Nemaida*, le poète de langue niçoise Rosalinde Rancher, a fréquenté les Anglais en Toscane. Il se place avec son frère Adrien comme courtier dans une maison de commerce anglaise de Livourne. Là, il pratique l'anglais et découvre sa littérature. À son décès, l'inventaire succinct de la bibliothèque mentionne de la littérature anglaise³⁰. Il est, en 1826, l'auteur du premier guide de tourisme sur Nice écrit par un natif. Fait notable, son *Guide des étrangers à Nice* vient en fait en complément de sa carte des promenades dans la campagne de Nice (fig. 6). La promenade constitue en effet l'essentiel des loisirs de l'hivernant qui vient jouir du climat et d'une nature édénique. En plus de l'exercice physique, elle procure le plaisir de la découverte des sites et des curiosités, vestiges archéologiques, grottes et cascades.

Figure 6



Plan topographique de la ville et campagne de Nice, 1825, dessiné par Rosalinde Rancher, ADAM 1Fi 82.

© ADAM.

25 La population locale perçoit l'installation de la villégiature anglaise comme une manne providentielle qu'il s'agit de fixer en favorisant son implantation. En 1860, l'enquête publique du futur tracé de la voie de chemin de fer consigne l'opposition de la

municipalité cannoise à la création d'un passage à niveau entre le quartier anglais et la ville. L'argumentaire témoigne de la pénétration de la littérature touristique dans le cercle des notabilités locales :

Si on considère qu'au nord du chemin de fer se trouve ce quartier, dit des Anglais, privilégié par sa belle exposition et ses ravissants points de vue qui lui ont valu l'établissement de nombreux châteaux et d'une quantité de villas dont le nombre s'accroît tous les jours et fait la richesse de Cannes, que des exploitations de cultures de fleurs garnissent toutes les hauteurs qui dominent ce quartier et que la route impériale donne seul accès à ces précieuses habitations et à ces riches cultures...³¹.

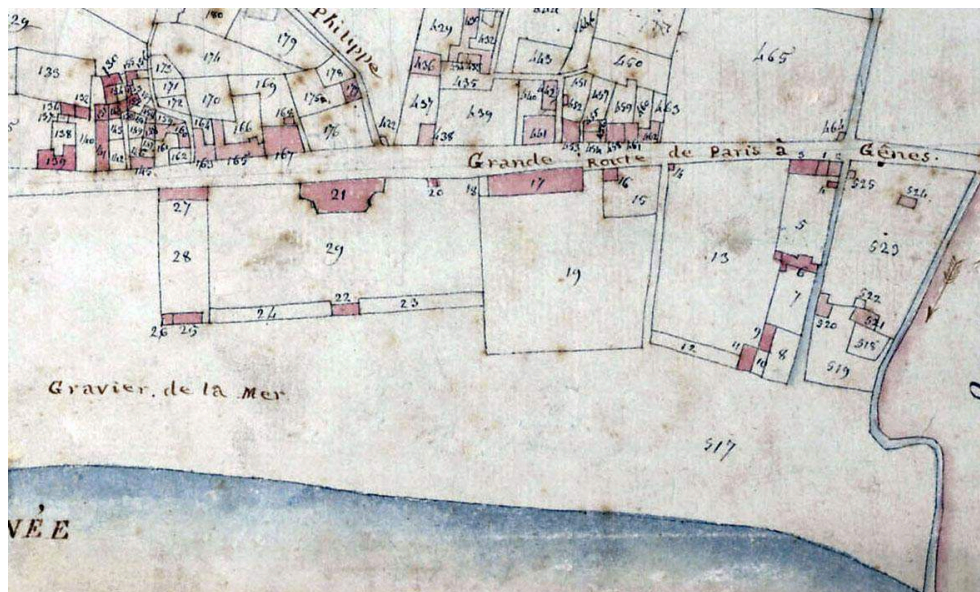
Les premières villas maritimes

- 26 La villégiature à la campagne faisait partie de longue date du mode de vie de l'aristocratie anglaise, à tel point que la maison de plaisance ou villa devient l'objet principal des réalisations et des manifestes théoriques de l'architecture civile anglaise du XVIII^e siècle, du néo-palladianisme au style pittoresque. La villégiature britannique sur les bords de la Méditerranée devait s'insérer dans ce mouvement. En examinant les premières villas construites par les hivernants sur la Riviera, on pourra tenter de percevoir cette rencontre entre le goût des commanditaires empreint de cette tradition anglaise de la villa et ce que nous appellerons le génie du lieu, c'est-à-dire non seulement le site mais bien davantage sa représentation. Deux conceptions de la villa et de son rapport au site peuvent se dégager à travers trois réalisations emblématiques : d'une part, la villa Rivers à Nice et le château Éléonore à Cannes, cultivant les références aux paysages du Grand Tour et, d'autre part, la villa Smith à Nice, une folie architecturale et balnéaire. Disons d'emblée que le caractère exceptionnel de ces projets tient au choix du commanditaire de franchir le pas de vivre à l'année sa villégiature, qui le conduit à désirer un *home*.

Lady Penelope Pitt Rivers fut la première hivernante à acquérir une propriété et à faire édifier dès 1787 une villa de plaisance à Nice, au quartier du petit Saint-Laurent³² situé à l'entrée du faubourg de la Croix-de-Marbre. D'inspiration néoclassique, la demeure, située en bordure de la route de France au pied de la colline des Baumettes, donne au sud sur un jardin d'agrément qui s'étend jusqu'au rivage. Lady Rivers permet à un compatriote dénommé Cooper d'installer un observatoire dans le jardin, composé d'instruments destinés aux observations astronomiques. La villa devient le principal foyer de la vie mondaine pour la colonie britannique jusqu'en 1792. Elle fut vendue au titre des biens nationaux et accueillit les hivernants durant le XIX^e siècle jusqu'à son achat par Hélène Furtado-Heine qui en fit une maison de retraite pour officiers. Un acte de vente de 1825 en donne une description qui nous rapproche de l'état de 1787 :

[...]d'un bien bâti situé dans la région des Baumettes, territoire de Nice, confrontant au levant le négociant Avigdor, au ponant un terrain sablonneux, au midi le rivage de la mer, au nord la route royale. La propriété est ceinte de murs et divisée en deux parties par un mur nord-sud, elle se compose d'un grand corps de maison civile, d'un pavillon, d'un jardin complanté d'agrumes et autres, d'une machine hydraulique, d'un espace de terrain inculte, de deux corps de maisons, dans l'une d'elles on trouve la remise et l'écurie aux chevaux et l'autre est quasiment détruite³³.

Figure 7



Plan de la villa de Lady Rivers à Nice, 1812 (numéros 20-29 du plan cadastral, section Y), Archives municipales de Nice.

© Archives municipales de Nice.

- 27 Le cadastre de 1812 complète cette description : le mur nord-sud sert à séparer l'espace des services de celui du séjour. Dans ce dernier, on aperçoit l'habitation placée volontairement en alignement sur la voie publique d'un côté et déployant un large avant-corps sur le jardin au côté opposé (fig. 7). Ce parti correspond à celui des palais urbains italiens mais qui à Gênes et à Naples a donné naissance à partir de la fin du XVIII^e siècle à la villa maritime et probablement au premier quartier résidentiel de villégiature dans la plaine littorale de Portici³⁴. Il traduit la nature profondément urbaine de cette nouvelle villégiature qui réduit la référence à la fonction agricole à un verger d'agrément et qui n'est donc plus celle des villas de type médicéen de Toscane ou palladien en Vénétie. L'exemple génois le plus significatif encore visible est la villa Principe d'Andrea Doria, qui s'aligne sur la même voie, si l'on peut dire, que la villa Rivers puisqu'il s'agit de l'unique route littorale qui reprend l'antique via Aurelia. Dans ces deux villas, comme dans les *ville di delizie* vésuviennes, l'espace privilégié est le jardin d'agrément s'étendant de l'habitation au rivage. Il est clos de murs afin de préserver l'intimité du cercle familial. Des larges baies de la villa Rivers, le point de vue embrasse le jardin puis l'ensemble de la baie de Nice. On aperçoit sur le plan de 1812 une construction au midi dans l'axe du corps de la villa, il s'agirait du belvédère-observatoire qui permet de mieux scruter la mer la journée et le ciel la nuit. L'avant-corps de l'habitation du côté de la mer et du jardin se confond presque avec la façade par sa longueur. Il s'élève sur deux étages surmontés d'un attique et chaque niveau est percé de sept baies, comme si la vue sur le paysage environnant primait sur les autres fonctions de la villa. Enfin, la façade est couronnée côté jardin par un fronton triangulaire auquel répondent deux pilastres d'angle aux extrémités de l'avant-corps (fig. 8).

Figure 8



La villa Furtado Heine (ancienne villa Rivers), vers 1895, photo Jean Giletta.

Repro. JP. Potron. © JP. Potron.

- 28 Lord Brougham achète à Cannes en janvier 1835 une propriété agricole prolongée par une forêt de pins dans le quartier du Vallon provençal, sur l'étroite plaine littorale. Le domaine s'étend du rivage au sommet du massif de la Croix-des-Gardes :

une propriété rurale, agrégée de vignes, d'oliviers, d'orangers, de cassiers et d'autres arbres fruitiers, divisée en deux parties inégales par la grande route d'Italie ; dans la partie supérieure de laquelle se trouve un bâtiment d'exploitation et deux puits, plus des terres incultes du côté du nord, agrégée de bois de pins et de broussaille[...]. Les parties conviennent expressément que la récolte des orangers, actuellement pendante et à la veille d'être cueillie, sera partagée par égale part entr'elles et encore qu'à la prochaine récolte de blé froment, ledit sieur Tasy vendeur, prélèvera à son profit la moitié du blé semence qu'il a fourni, de l'autre moitié sera prélevée par le colon partiaire et le restant sera partagé entre ce dernier ledit sieur acquéreur³⁵.

- 29 Le plan de la villa proprement dite est rendu complexe par son caractère asymétrique et la présence de nombreuses parties en saillie : elle comporte un étage sur rez-de-chaussée, sauf dans sa partie centrale, dotée d'un étage supplémentaire légèrement plus bas, à la manière d'un attique. La façade principale est flanquée de deux tours carrées formant saillie et venant encadrer l'attique. Les deux premiers étages sont percés de larges baies ; celles du rez-de-chaussée ouvrent sur une vaste terrasse bordée de balustres qui répondent à la balustrade couronnant l'ensemble des façades jusqu'aux tours. En 1844, la construction primitive se voit augmentée d'une extension sur un côté, en retrait, et surtout d'un portique de colonnes doriques formant un large décrochement sur la totalité du rez-de-chaussée, à la façon d'une véranda (fig. 9).

Figure 9



Le château Éléonore-Louise, propriété de Lord Brougham à Cannes, s. d. [vers 1860], photo Charles Nègre.

Repro. JP. Potron. © JP. Potron.

- 30 Il faut y ajouter une maison de gardien à l'entrée du domaine, les communs et le l'habitation du jardinier près de la villa, dotée d'une façade en arc de triomphe à arc unique encadré de deux paires de colonnes doriques³⁶. La distribution des pièces de l'origine n'est pas connue mais un descriptif d'agence immobilière de 1947, avant lotissement, en donne une idée :

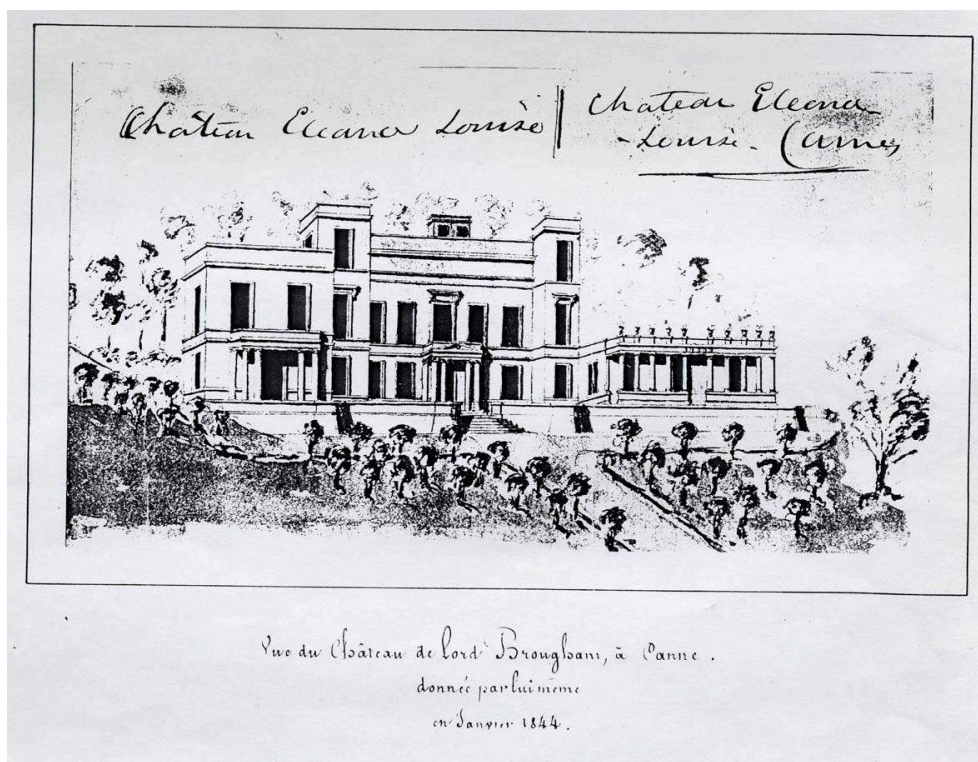
Au rez-de-chaussée : un grand hall d'entrée d'où part un escalier à double révolution conduisant au premier étage. À gauche, un petit et un grand salon et une très grande bibliothèque ; chacune de ses pièces accède directement au jardin par de larges baies vitrées, un vestiaire. À droite, une très grande salle à manger, diverses pièces faisant dépendance de la cuisine ; une grande cuisine très claire, une salle à manger de personnel.

Au premier étage : une grande terrasse devant toute la façade sud du château ainsi qu'au nord-ouest. 7 chambres à coucher, 3 salles de bains, 1 w-c, 2 cabinets de toilette, 1 penderie, 1 boudoir, 2 chambres domestiques, 1 salle de bain domestique.

Au deuxième étage : 2 chambres de maître, 2 salles de bains, 1 w-c, 3 chambres de domestiques³⁷.

- 31 Une pièce caractéristique de la villégiature est le *drawing room*, le grand salon mentionné précédemment. Il forme le cœur de la vie tant familiale que mondaine. Cette pièce sert d'assemblée du culte en l'absence de temple³⁸.

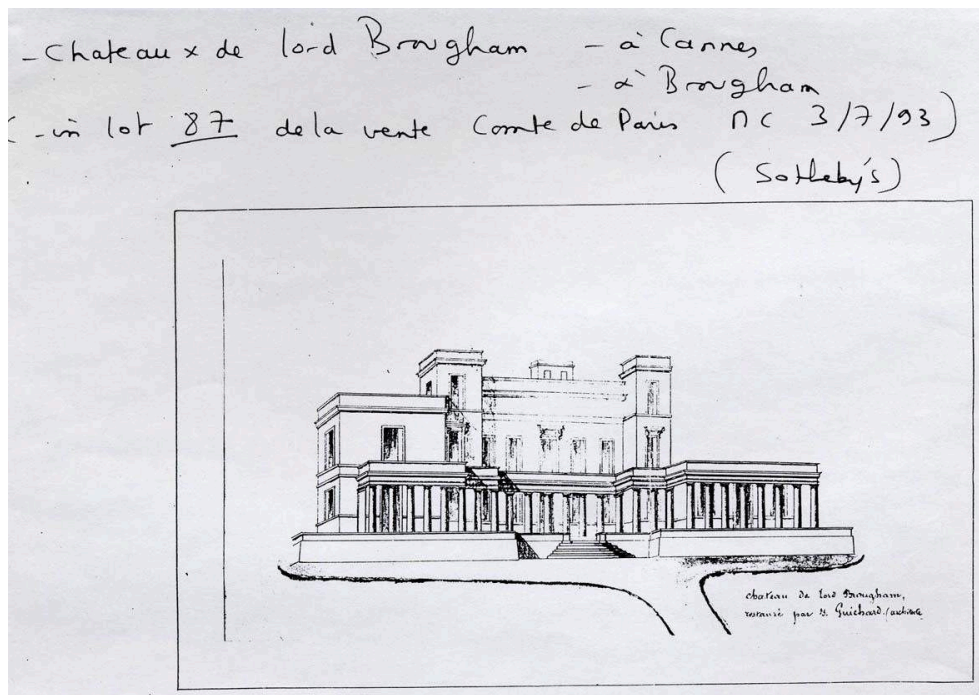
Figure 10



Élévation de la façade principale du Château Éléonore-Louise à Cannes, copie d'un dessin de Lord Brougham, 1844, Archives municipales de Cannes, fonds Cros, 11S 81/2.

© Archives municipales de Cannes.

Figure 11



Projet d'extension du Château Éleonore-Louise à Cannes (création du portique), copie d'un dessin de Lord Brougham, 1844, Archives municipales de Cannes, fonds Cros, 11S 81/2.

© Archives municipales de Cannes.

- 32 L'influence de l'architecture italienne est diffuse sans qu'une référence précise à un site existant ne soit convaincante. La référence semble en fait indirecte ou plutôt revisitée par le commanditaire, là réside l'originalité du projet. En effet, les dessins des extensions de 1844 sont de la main de lord Brougham (fig. 10) (fig. 11). Bien qu'il n'ait pas la formation d'architecte, il apparaît comme le maître d'œuvre et la teneur de la correspondance conservée dans les Brougham's papers, consultés par Marc Boyer³⁹, le confirme. L'architecture anglaise des XVIII^e et XIX^e siècles fait une large place à la maison de plaisance. James S. Ackerman met l'accent sur l'abondance des publications illustrées sur le sujet dans lesquelles les architectes défendent leurs conceptions, à l'instar de manifestes, et proposent à un public éclairé des exemples :

Il serait toutefois instructif de se pencher sur l'extraordinaire floraison de publications consacrées à la villa qui débuta dans les dernières années du XVIII^e siècle et continua jusque dans les années 1840, après une interruption due aux guerres napoléoniennes. Le phénomène fut unique non seulement par le nombre considérable de livres d'architecture offerts au public, mais aussi parcequ'ils traitaient presque exclusivement de villas, de cottages et de jardins [...]. Pour la plupart, ces publications perpétuaient la tradition du livre de modèle⁴⁰.

- 33 Les tenants du style pittoresque sont majoritaires, tel Peter Frederic Robinson qui publie en 1827 *Ornamentals villas*. Il propose des projets de différents styles, notamment un style toscan et une villa italienne moderne. La même année, T.F. Hunt publie *Architettura Campestre*, en grande partie consacrée aux villas à l'italienne, tandis que Charles Parcker, dans *Villa rustica*, « établit un lien explicite entre l'architecture italianisante et les structures vernaculaires de la Rome classique⁴¹ ». La source d'inspiration n'est plus tellement les sites rencontrés lors du Grand Tour mais les architectures peintes des tableaux, comme les fabriques représentées dans les paysages

de Poussin ou chez les peintres de ruines. Lord Brougham correspond à ce type d'amateur éclairé, sensible à la référence italienne par ses souvenirs de voyage et par la peinture. Il rencontre à Cannes l'ingénieur des Ponts et Chaussées Louis de Larras, avec qui il pourra mener à bien son projet. La culture des ingénieurs français se tourne bien davantage que celle des architectes vers l'emploi de modèles ou types. Ils apprennent au cours de leurs études à se familiariser avec les recueils de plans-type combinant programmes techniques et décoratifs. Postérité tardive du voyage d'Italie des Lumières, certains architectes français de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle se détournent des grandes machines de l'architecture néoclassique pour s'intéresser aux architectures mineures, les constructions romaines domestiques ou de service que mettent au jour les archéologues ou encore leur trace dans l'architecture vernaculaire italienne. Le but est d'en dégager un modèle rustique à la fois pittoresque et adapté à des besoins nouveaux dans un champ large d'application allant de la manufacture à la maison de plaisance champêtre. Durand, qui enseigne l'architecture à l'École polytechnique, propose des modèles de « vignes » ou petites constructions rurales italiennes dans son *Précis des leçons d'architecture...* en 1802-1805. Cette architecture se veut colorée et volontairement asymétrique de façon à augmenter les effets pittoresques. La tour-belvédère est un élément récurrent de ces maisons rustiques⁴². Il est probable qu'à partir d'une culture commune de l'usage du type en architecture, l'amateur anglais et l'ingénieur français ont pu créer un climat de collaboration. Pour autant, les sources d'inspiration de lord Brougham sont éclectiques et ne se réduisent pas aux modèles rustiques à l'italienne. La répétition en façade des tours-belvédères fait inmanquablement penser à la silhouette de la villa Médicis de Rome. Mais le portique à terrasse et l'escalier intérieur monumental ressortissent à une source néoclassique académique qui assure à l'édifice son statut aristocratique.

34 Le portique semble répondre à deux objectifs, l'un technique, l'autre décoratif. Nécessité du climat, il fait office, comme les vérandas en Inde, de sas climatique qui permet la ventilation des pièces l'été et le maintien d'une certaine fraîcheur grâce à l'ombre produite. Le portique est aussi le prolongement des pièces de réception où s'épanouit le mode de vie de la villégiature, entre confort et proximité avec la nature (**fig. 12**). De plus, si l'on considère les colonnes doriques, il convient de faire un rapprochement avec des formes inventées par l'architecture Géorgienne pour les *resorts* anglais des années 1825-1828. De tels portiques se retrouvent en effet à l'*assembly room* du Den Crescent de Teignmouth (Devon) ou dans l'édifice en front de mer de St Leonards⁴³.

Figure 12

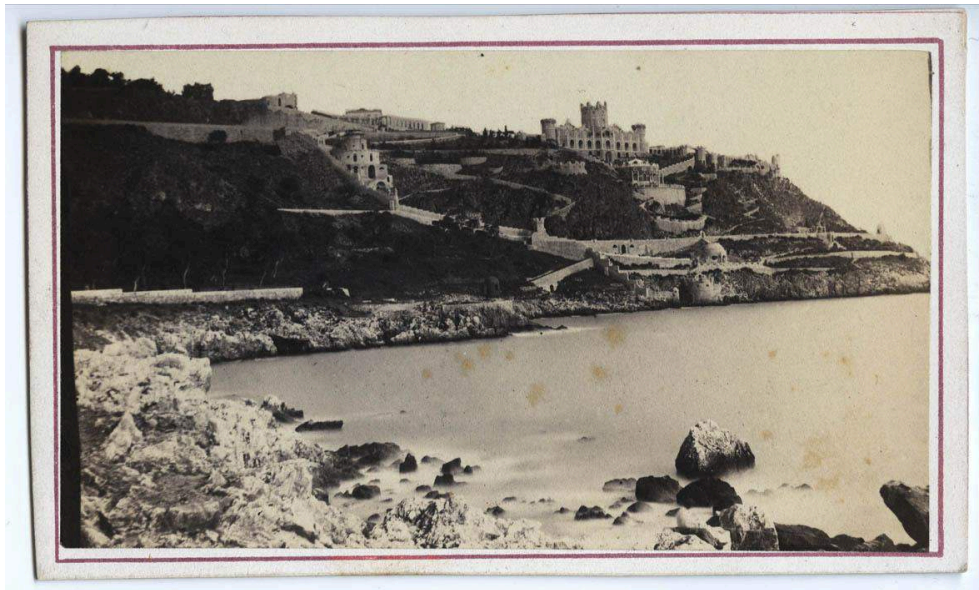


Lord Brougham (assis) et sa famille devant le château Éléonore-Louise à Cannes, vers 1860, photo Charles Nègre.

Repro. JP. Potron. © JP. Potron.

- 35 Le hall joue sur une illusion de profondeur : l'escalier semble conduire à une porte monumentale visible au sommet. Mais celle-ci donne sur le jardin à l'arrière de la villa. En fait, sur le petit palier de dégagement part une double volée de marches qui conduit à l'étage. L'entrée du château Éléonore semble proposer une version rustique du vestibule néo-palladien de Holkham Hall (Norfolk). La seconde villa anglaise édifiée, le château Saint-Georges du général Taylor, construit dès 1838, s'inspire fortement de la demeure de lord Brougham. Les constructions postérieures du quartier anglais de Cannes participent d'un tout autre esprit, celui de l'éclectisme et de l'historicisme. La villa Rivers comme le château Éléonore relèvent à la fois d'une Italie rêvée et d'un désir de nature méditerranéenne des origines.

Figure 13



La villa Smith à Nice, s. d. [vers 1860], collection Didier Gayraud.

Repro. JP. Potron. © D. Gayraud - JP. Potron.

- 36 Par sa singularité architecturale autant que dans l'exploit technique, la folie architecturale du colonel Smith tranche avec les autres villas de la Riviera. Construite à partir de 1857, elle ne cesse d'être complétée jusqu'au décès de son créateur en 1875 (**fig. 13**). Les stations de la villégiature ont donné un champ d'expérience sans limites aux tenants de l'éclectisme en architecture par la relative absence de conventions stylistiques de ces programmes nouveaux liés à la société des loisirs naissante. Le colonel Smith avait fait carrière aux Indes comme ingénieur militaire ; il a, à ce titre, restauré le fort rouge de Delhi. Il fut accusé de faire prévaloir une interprétation toute personnelle de l'architecture moghole. À son retour en Europe, le colonial n'a cessé de poursuivre son rêve indien : il construit un premier édifice néo-moghol, le château Redcliffe, à Paignton (Devon) dans le voisinage de la station à la mode de Torquay. Son projet niçois est conçu comme son pendant pour la villégiature d'hiver puisque les travaux de Redcliffe ne se terminent qu'en 1864. L'état initial du domaine est difficile à saisir tant il a subi de transformations aux cours des morcellements successifs. Le plan cadastral de 1872 et un rapport d'expertise des travaux de 1858, ainsi que des vues photographiques de ces travaux permettent de proposer une reconstitution.

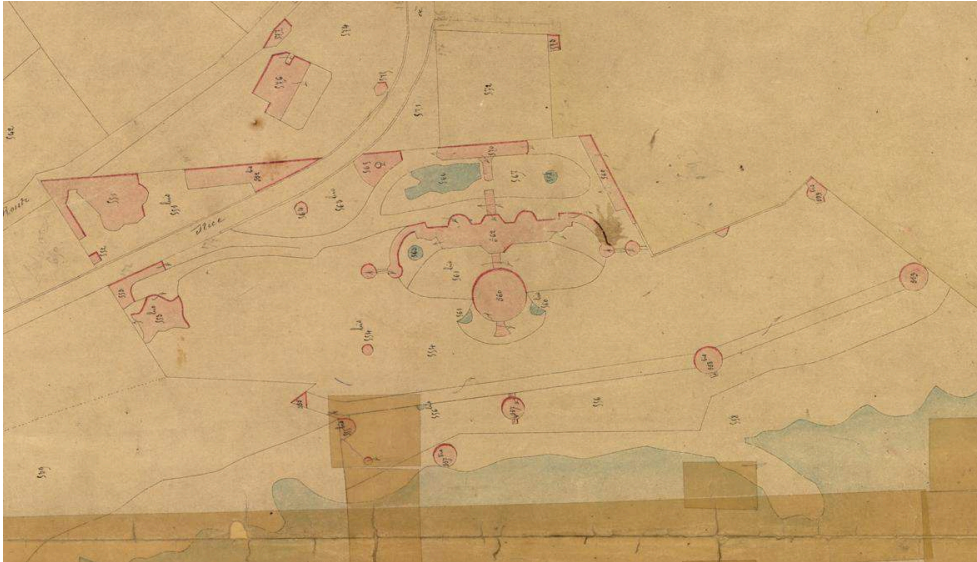
Sur le versant occidental de la colline du Mont-Boron a été entreprise par le colonel Smith la construction d'un grand édifice consistant :

- en une terrasse semi-circulaire soutenu par une muraille en chaux et de pierre de taille,
- en une galerie circulaire avec compartiments intérieurs,
- en un grand bâtiment à usage d'habitation civile avec une tour ronde central et deux plus petites octogonales aux extrémités nord et sud,
- en une grande vasque creusée dans la roche à l'est dudit bâtiment⁴⁴.

- 37 Suivent les comptes qui énumèrent les éléments suivants : à la terrasse circulaire, petits pilastres du couronnement, voûtes en brique, voûtes en pierre de taille, corniches et moulures, colonnettes octogonales, chaux dans la grotte, voûte en rocaille, remplissage en débris et chaux ; à la tour sud isolée, parquet de bois, mortier, corniche et moulure, placement des toiles, voûtes en pierre, mortier et chaux, colonnettes octogonales ; à la

tour nord isolée, combles en bois, placement de toiles, parquet ; à la vasque, remplissage de pouzzolane, plinthes, murs de rocaille, mur de rocaille pour la passerelle, plâtre sur les murs avec pouzzolane, badigeon à la grande et à la petite citerne, pierre de taille creusée en carré pour l'émissaire des eaux de la vasque, conduites en poterie, petits conduits pour les étuves.

Figure 14



Plan de la villa Smith, 1871, cadastre de Nice, section E. Lazaret, ADAM.

© ADAM.

- 38 Le plan cadastral de 1872 indique des constructions supplémentaires (**fig. 14**). On y repère les pavillons dispersés et ceux ponctuant les escaliers menant à l'embarcadère. Des similitudes existent entre Redcliffe et Nice, si ce n'est que le domaine anglais n'est pas bâti sur une falaise mais sur la plaine littorale : dans les deux projets, le bâtiment principal est occupé par une rotonde massive qui se prolonge par des ailes ou des galeries latérales. Compte tenu du relief accidenté, les murs de soutènements se multiplient afin de permettre l'aménagement de plates-formes, d'escaliers. Diverses fabriques sont disséminées dans le domaine, on y trouve aussi un vaste pavillon d'amis à l'ouest, des pièces d'eau et une galerie de tableaux dans la rotonde⁴⁵. Il poursuit après 1870 ses terrasses jusqu'à l'extrémité sud en direction du large où il bâtit une sorte de phare.
- 39 Outre l'*unicum* architectural que représente la villa Smith sur le littoral français pour son pittoresque indien, son exception réside dans le projet de « folie balnéaire », tourné entièrement vers les plaisirs et les bienfaits que procurent les eaux. En premier lieu, la jouissance du spectacle de la mer. Il est l'objet d'un réseau complexe de pavillons, terrasses, belvédères destinés à offrir le meilleur panorama à chaque moment de la journée et des saisons. Puis, le plaisir du spectacle et de la fraîcheur des eaux courantes qui circulent dans les vasques et les fontaines. Enfin, le bien-être de la balnéothérapie par l'installation des bains de vapeur dans les appartements, mais aussi au niveau du rivage, de bains de mer⁴⁶ (**fig. 15**). De même, à Redcliffe, Smith fait creuser un souterrain qui conduit chaque matin à marée haute l'eau de mer jusqu'à une vaste

baignoire. Il est à noter qu'elle est alors une des rares villas de la Riviera accessible par bateau.

Figure 15



Plan de concession du rivage pour les bains de la villa Smith, 1859, Archivio di Stato de Gênes, raccolta dei tipi, disegni e mappe, Genio civile, busta 1 n°11.

© Archivio di Stato di Genova per concessione dell'Archivio di Stato.

- 40 Comment ces premières villas maritimes s'inscrivent-elles dans le paysage ? Quel effet ont-elles eu sur l'environnement ? La même dualité peut s'observer : la villa Rivers et le château Éléonore semblent vouloir se couler dans une nature méditerranéenne. Le verger d'agrumes et sa noria chez lady Rivers perpétuent le souvenir d'une activité agricole antérieure à la villégiature comme la partie forestière, la garrigue, les cultures en *faïsses*⁴⁷ et la métairie subsistante du domaine de lord Brougham. La conception anglaise du jardin paysager rencontre ici une nature perçue d'emblée comme pittoresque. Le jardin ou le parc deviennent alors conservatoire du paysage qui répond à la référence au modèle architectural de la villa rustique à l'italienne.
- 41 Pourtant, lord Brougham succombe à l'engouement de l'acclimatation à partir de 1855. Il engage l'horticulteur avignonnais Gilbert Nabonnand afin d'introduire dans son parc méditerranéen des espèces alors exotiques qu'il conçoit comme une collection botanique. Durant dix années, la collection ne cesse de s'étoffer par l'acclimatation de palmiers, glycines, magnolias, mimosas, pêchers de Chine. Nabonnand réalise aussi une importante roseraie dans le parc⁴⁸. Ainsi, la collection de végétaux exotiques et la roseraie entourent la villa, à l'arrière de la bâtisse, dans un jardin anglais irrégulier, avec escaliers et terrasses à balustre, sur le devant, autour des allées sinueuses et les pergolas. Le reste du domaine demeure rustique avec sa forêt de pins, les oliviers et probablement la vigne et les terres agricoles de la métairie. Au décès de son propriétaire, ses héritiers vendent et lotissent la partie rustique. Le plan régulateur de 1882⁴⁹ fait encore apparaître le tracé d'un jardin paysager irrégulier à l'anglaise, selon le type commun aux parcs du quartier anglais à cette époque.

42 Le délicat équilibre entre le paysage rural indigène et le jardin exotique dans le parc du château Éléonore est à l'opposé de la conception du jardin de la villa Smith, en rupture délibérée avec le site originel. Poursuivant son entreprise prométhéenne, le colonel Smith semble conquérir son parc sur une nature ingrate qu'il fallait terrasser aux deux sens du terme. Le journaliste André Burnel rend ainsi compte de la transformation radicale du paysage du cap de Nice dès 1861 :

Des pièces d'eau ont été creusées dans le rocher, des arbustes et des arbres ont été plantés sur la terre apportée à grand frais, là où le roc le plus aride existait il y a quatre ans à peine. Des parterres garnis de roses, de géraniums et de fleurs rares sont éparpillés çà et là sur le rebord de la corniche élevée qui domine la mer⁵⁰.

43 On peut imaginer que l'extension de terrasses répond à une fonction en lien avec la présentation du végétal. En effet, la solution de l'apport de terre ne peut suffire à étendre la couverture jardinée sur la totalité de la falaise constituant le domaine. Les cultures en pots et en caisses offrent une alternative qui explique l'extension du réseau des terrasses qui forme alors un vaste jardin suspendu.

44 Mais lord Brougham et le colonel ont tous deux le goût de l'acclimatation comme nombre de leurs compatriotes. Les Anglais sont membres des sociétés botaniques locales qu'ils stimulent par leurs connaissances et les capitaux financiers investis dans leurs parcs d'acclimatation. Lord Brougham siège ainsi comme Thomas Wooldfield à la Société d'horticulture de Cannes, tandis que Smith et son ami Edwin Stuart adhèrent à la Société centrale d'agriculture des Alpes-Maritimes. Mais l'acclimatation des essences exotiques à Nice n'a pas débuté avec la venue des Anglais. L'école niçoise de botanique est active dès le Premier Empire par le travail du naturaliste Antoine Risso. En outre, le jardin botanique du lycée impérial de Nice entretient une collaboration scientifique avec le jardin de la Malmaison qui cherchait auprès des départements du Midi des relais afin d'acclimater les spécimens collectés dans les mers du Sud, notamment en Australie, par l'expédition de Baudin entre 1800 et 1804⁵¹. Sous la Restauration, des jardins privés se spécialisent dans les collections de végétaux exotiques. La villa du banquier Gastaud, au quartier Sainte-Hélène, se voit dotée d'une grande serre chaude dans les années 1840 et la floraison de variétés rares fait partie des curiosités naturelles indiquées dans les guides touristiques. Les hivernants viennent renforcer le goût niçois pour le jardin exotique à partir des années 1850 par leurs propres créations. Le jardin exotique le plus remarquable de la période paraît avoir été celui de la villa Stuart du Mont-Boron.

L'invention des bains de mer

45 Depuis les premières décennies du XVIII^e siècle, les médecins anglais et en France, l'université de Montpellier, ont imaginé une théorie de l'influence du climat et de la baignade sur la physiologie humaine. On assiste à une translation de la balnéothérapie depuis les stations thermales de l'intérieur, les spas anglais, vers les premières stations balnéaires maritimes. À partir des années 1750, s'amorce la descente des valétudinaires, les *invalids*, vers le Midi de la France, à la recherche d'un climat et des eaux décrites comme salutaires. Ces préoccupations se doublent d'un phénomène de mode, du fait de la participation active de la *gentry* et de la famille royale. Les stations de la villégiature maritime au temps du paléotourisme ont bénéficié du patronage du souverain à leur création, ce fut le cas pour Brighton au XVIII^e siècle, Dieppe dans les années 1820, Livourne et Viareggio. La Maison de Savoie demeure fidèle au thermalisme alpin, à

Bagni di Valdieri en particulier, la famille d'Angleterre apporta à Nice le patronage royal nécessaire qui manquait à sa naissance balnéaire. La dimension mondaine est une composante essentielle de ce tourisme médical, il en explique la croissance rapide du nombre de ses adeptes, la rapide étendue géographique de ses circuits et enfin l'emprise sociale et culturelle sur les territoires élus lieux de villégiature. Bath est la station thermale à la mode dans les années 1720, avant que la mode nouvelle du climat marin et du bain de mer ne viennent susciter le déplacement de la population des valétudinaires et de la famille royale, sous l'impulsion du prince régent, futur George IV, vers la côte sud de l'Angleterre. Ce mouvement aboutit au lancement de Brighton. Mais rapidement les *invalids* franchissent le *Channel* pour séjourner à Boulogne, puis s'opère la descente vers le climat méditerranéen, Lyon d'abord, puis Montpellier, Hyères et Nice enfin. L'étape de Montpellier est importante car les médecins montpelliérains ont œuvré pour combattre le préjugé répandu que la Méditerranée, trop salée et trop chaude, était source de maladies. Ainsi Sète, dans le voisinage de Montpellier et de ses praticiens ainsi que des eaux de Balaruc, devient une des premières stations balnéaires en Méditerranée.

- 46 Dans la migration balnéaire des Britanniques en Méditerranée à partir des années 1780, la Riviera semble constituer un jalon entre la Provence et la Toscane. Sur les côtes du grand-duché et jusqu'à Florence s'épanouit une microsociété anglaise de la villégiature maritime. On comprend le rôle attractif qu'a pu jouer Livourne, alors à l'apogée de ses activités commerciales liées aux privilèges du port-franc. La station thermale de Bagni di Lucca, sur les contreforts voisins des Apennins, attirait déjà les Britanniques. Dès les années 1780, un entrepreneur piémontais ouvre le premier établissement de bains à Livourne. La consécration de la Livourne balnéaire vient de la construction de bains pour la reine d'Étrurie⁵² en 1806, à tel point qu'elle suscite la concurrence de la proche Viareggio à partir de 1816, station balnéaire sur le territoire du grand-duché de Lucques, où règne Marie-Louise d'Autriche. C'est dans la colonie anglaise de Toscane qu'apparaissent des comportements culturels, marginaux pour l'époque mais qui se révèlent *a posteriori* comme les signes annonciateurs de nouveaux rapports au corps et à la nature, caractéristiques de la société des loisirs du xx^e siècle : Ils sont le fait de personnalités hors norme comme les poètes Byron et Shelley. À travers leur correspondance, la mer apparaît centrale dans leurs séjours prolongés à Livourne, Viareggio et Lerici, durant les années 1820. Elle n'est plus le lieu du danger ou du labeur mais celui du plaisir : lord Byron achète un yacht à Gênes, il pratique avec Shelley une navigation de plaisance et la pêche le long des côtes, Byron traverse le golfe de La Spezia à la nage pour l'exploit sportif⁵³. L'expérience se termine tragiquement pour Shelley qui meurt au large de Viareggio, emporté par une tempête.
- 47 Chez Smollett, le médecin et le malade parlent aussi au lecteur : l'auteur analyse le climat, note la manifestation des météores, l'orage, les nuages, le vent, il mesure la température. Mais il scrute aussi son corps. À l'auscultation de la nature extérieure répond l'analyse d'une météorologie corporelle, elle aussi soumise à des variations⁵⁴. Il s'agit donc de porter remède aux dérèglements du corps que sont les maladies par l'influence bénéfique du climat mais aussi de la mer. Il est probablement un des premiers adeptes du bain de mer à Nice :

Les gens furent très surpris lorsque je commençais à me baigner au début du mois de mai. Ils trouvaient curieux qu'un homme apparemment poitrinaire plongeât dans la mer, surtout par un temps aussi froid, et des médecins prévoyaient une mort immédiate. Mais lorsqu'il apparut que grâce à mes bains je me portais de

mieux en mieux, des officiers suisses en firent autant, plusieurs habitants de Nice suivirent notre exemple⁵⁵.

- 48 Smollett s'applique à lui-même les cures prescrites à Brighton. La balnéothérapie, si elle met l'accent sur la nature des eaux, douces ou marines, se préoccupe aussi de leur température. Aussi Smollett pratique-t-il les bains froids, prisés à son époque. Le XIX^e siècle expérimentera les bains tièdes puis chauds : on proposait des bains de mer chauffés, avant de renouer en fin de siècle avec les bains froids. Smollett préconise ensuite pour les femmes le bain dit à la lame :

Si jamais une dame pouvait faire planter sur la plage une tente pour mettre et enlever son costume de bain, elle devrait également veiller à être convenablement assistée pour se mettre à l'eau et encore ne pourrait-elle plonger la tête la première, ce qui est la façon la plus efficace et la moins dangereuse de se baigner⁵⁶.

- 49 En effet, la faculté préconisait l'immersion brutale de la patiente et le contact « à la lame ». Par le choc de la vague et le brusque changement de température du corps, les tissus devenaient perméables à l'eau salée, tandis que le mouvement brusque de la vague devait permettre aux organes de retrouver leur position et leur fonctionnement. Ce choc salutaire était prescrit en particulier aux femmes stériles⁵⁷.

- 50 Du bain pionnier de Smollett aux années 1860, Nice concentra l'activité balnéaire de la Riviera. Peut-on identifier à Nice ce rôle précurseur de la relation entre thermalisme et bains de mer que décrit Alain Corbin à propos de la naissance des stations balnéaires anglaises ? Nous pouvons le penser. Rappelons qu'un thermalisme séculaire existe en pays niçois qui a attiré très tôt les voyageurs étrangers : les eaux de Berthemont dans la vallée de la Vésubie avaient leur réputation et, à l'instar des Capucins à Spa ou des Récollets à Cauterets, l'établissement thermal est tenu par un ecclésiastique, le prier du lieu⁵⁸. Mais l'accès demeure périlleux depuis la côte. Rosalinde Rancher saisit parfaitement l'enjeu du thermalisme pour le développement de la vocation balnéaire. Il écrit en 1826 que

Si jamais on réussissait à former un chemin où la voiture puisse passer pour aller dans la vallée de la Vésubia jusqu'à Belver [Belvedere] et Roccabigliere [...] on pourrait profiter des eaux dites de Barthemont pour y établir des bains. Ce sont des eaux de la nature de celles de Seltz et de Courmayeur. On procurerait ainsi un grand avantage aux étrangers en leur faisant trouver à peu de distance un climat chaud en hiver et frais en été et des bains de mer à coté d'eaux minérales⁵⁹.

- 51 La campagne niçoise est parcourue de sources publiques qui attirent les premiers curistes, faute de spa à proximité : lors de son séjour de 1811, la duchesse de Modène fréquente les sources du quartier de Saint-Étienne⁶⁰. Mais le premier établissement, éphémère, de bains de mer ne semble pas avoir de lien avec les eaux thermales. Le chroniqueur niçois Joseph Bonifacy relate le lancement du « bateau de bains » le 27 juillet 1822⁶¹. Il s'apparenterait à ces sortes de pontons supportant des cabines de canisses selon l'usage qui se pratiquait à Naples au pied du Pausilippe, ou encore à Rome dans le lit du Tibre. Cette année semble décisive pour le lancement des bains de mer à Nice puisqu'une note du docteur Richelmi de 1822 précise que « des actionnaires font maintenant travailler à un établissement de bains de mer, froids et chauds, qu'il se proposent de mettre en activité avant la fin du mois d'août prochain⁶² ». Nous sommes donc contemporains de l'ouverture des bains de Dieppe, le premier grand établissement balnéaire du littoral français. Il faudra attendre les années 1850 pour assister au lancement des premiers grands établissements de bains à Nice, en relation avec les stations thermales de l'intérieur et avec la clientèle anglaise. C'est

l'établissement hydropathique de la chartreuse de Pesio en Piémont qui joue le rôle de catalyseur pour le balnéaire niçois (fig. 16).

Figure 16



Établissement hydropathique du Dr. Brandeis à la chartreuse de Pesio, s. d. [vers 1850], gravure imprimée à Nice, Archives JP. Baréty.

© JP. Baréty - M. Graniou.

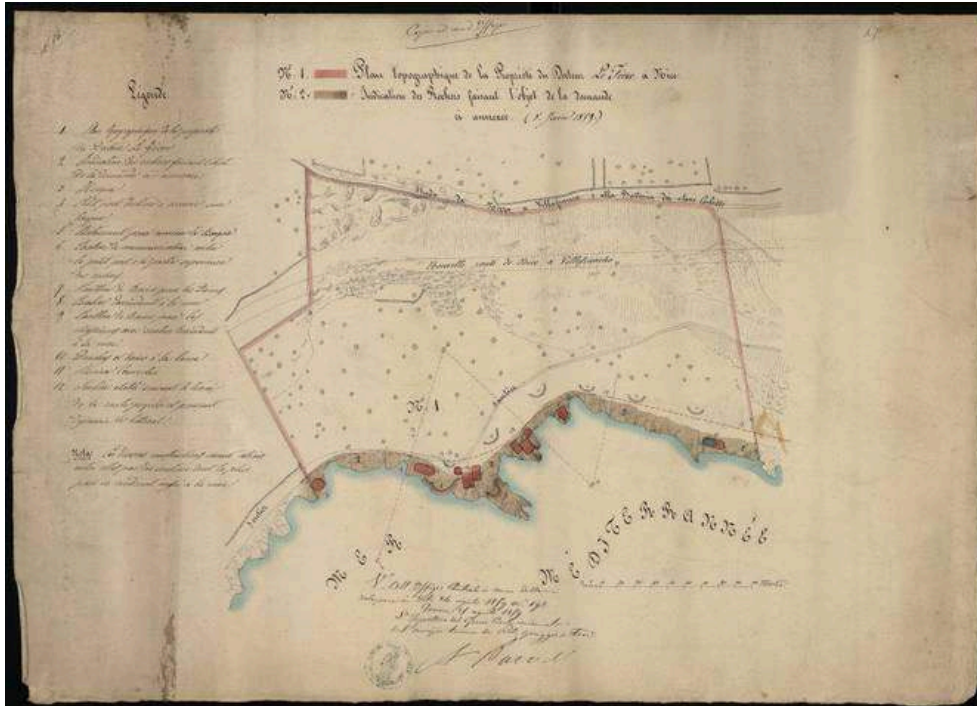
- 52 Son directeur, le docteur Brandeis, exerce aussi à Nice comme médecin des bains de l'hôtel de la Pension anglaise, ouverts par Ferdinand Guarducci en 1856. Un prospectus vante en ces termes

l'établissement hydropathique et maison de plaisance [...] à la chartreuse de Val Pesio, près Coni, en Piémont, Graefenberg sous le ciel d'Italie [...]. Tout s'y trouve : sources nombreuses d'eau fraîche, pure et limpide ; salubrité de l'air, constitution médicale des plus favorable attestée par la santé robuste de la population[...]chapelle, cabinet de lecture, billard, parc, gymnastique, etc. Pour mettre ces rares privilèges du Ciel en harmonie avec le nouveau système de l'art de guérir, M. le docteur Brandeis, directeur de l'Établissement, s'est rendu l'an dernier à Graefenberg pour mieux étudier les modifications récemment introduites par Priessnitz dans l'Hydrothérapie⁶³.

- 53 À l'instar de Bagni di Lucca dans les Alpes apuanes du pays de Lucques, les stations thermales des Apennins piémontais jouissaient, depuis la fin du XVIII^e siècle, d'une notoriété internationale : Acqui Terme était connu et fréquenté par les curistes français sous le Premier Empire, attirés par les brochures vantant les bienfaits de ses eaux⁶⁴. Participant de cet engouement, la duchesse de Galliera lance dans les années 1850 l'établissement hydrothérapique de Voltaggio dans le haut pays de Gênes. C'est aussi à Pesio qu'exerce un des principaux promoteurs des bains de mer à Nice, le docteur Lefèvre. Comme son confrère Brandeis, ce dernier ouvre un établissement de bains de mer à partir d'une expérience et probablement d'un renom acquis dans le thermalisme.

Les débuts sont d'ailleurs hésitants puisqu'il choisit de s'installer auprès d'une source de la campagne niçoise, la fontaine de Mouraille : ses installations sont dotées de chambres à douche alimentées par les eaux de la source⁶⁵. Cette première tentative fait long feu puisqu'il se transporte en 1859 sur la falaise du quartier du Lazaret au pied du Mont-Boron qui concentre pour quelques années, entre 1857 et 1860 les maisons de santé des nouvelles thérapies, destinées à une riche clientèle internationale (**fig. 17**).

Figure 17



Plan de concession du rivage pour l'établissement du Dr Lefèvre, 1859, Archivio di Stato de Gênes, raccolta dei tipi, disegni e mappe, Genio civile, busta 7 n°166.

© Archivio di Stato di Genova.

- 54 Ce quartier à l'est du port est encore à l'écart du développement urbain et à l'opposé du quartier anglais de la Croix-de-Marbre. Il semble que la côte rocheuse ait été recherchée pour y fonder des bains à la lame dans lesquels les patients sont plongés directement quelques minutes dans le flot avant d'être frictionnés dans des linges. Il ne s'agissait que d'un retour aux sources de la baignade populaire à laquelle s'adonnaient les Niçois dans les rochers du Lazaret : on pouvait cacher au regard sa nudité et on y avait pied. Le seul témoignage connu du bain de mer populaire, qui ne doit rien à la villégiature anglaise, demeure une aquarelle de l'album de Clément Roassal de 1832 : on y voit un groupe de quatre femmes accompagnées d'un enfant. L'une d'entre elles est assise sur un rocher, une autre sur la grève, toutes ont retroussé leur robe pour prendre un bain à mi-mollet⁶⁶. Le docteur Richelmi rallie la voix populaire en faveur du Lazaret :

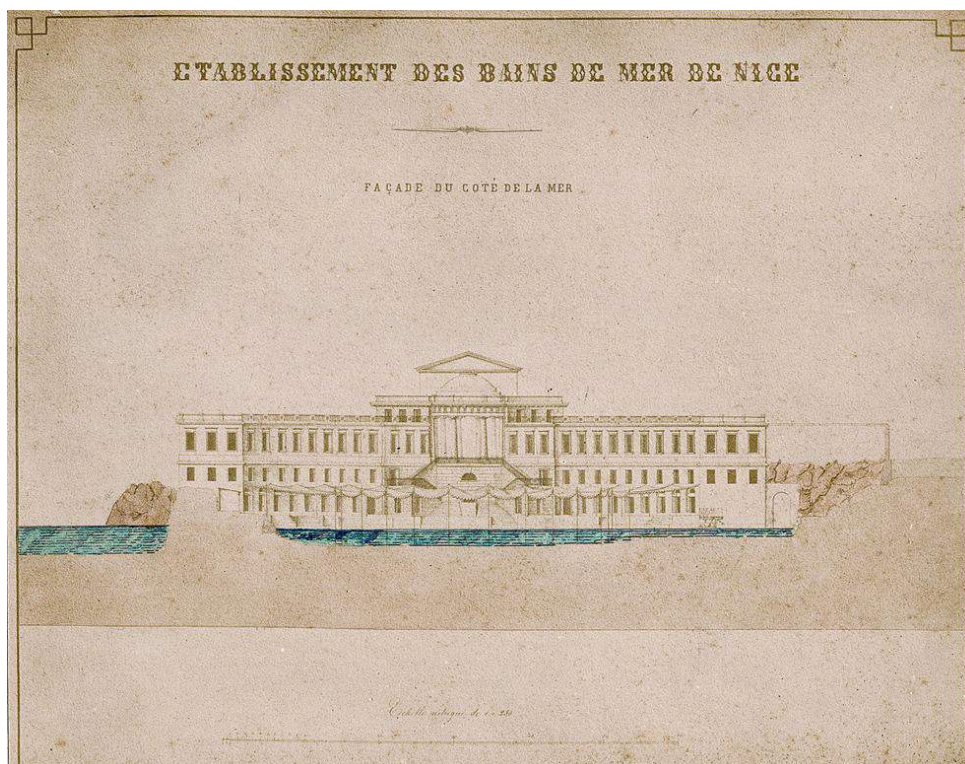
Sur la plus grande partie de ce rivage, à portée de cette ville (si l'on en excepte, jusqu'à un certain point le quartier du Lazareth, où le peu de profondeur de la plage permet de s'élancer en toute sécurité), les baigneurs sont assez souvent embarrassés de trouver un local assez sûr et assez propre pour se baigner⁶⁷.

55 Comme Brandeis ou encore le docteur Mourge, médecin-inspecteur du grand établissement de Dieppe dans les années 1820, Lefèvre est un disciple du fondateur de l'école nordique de la balnéothérapie, le médecin polonais Vincent Priessnitz, qui préconise les bains d'eau froide et les compresses de linge humide. Les souvenirs d'une patiente nous restituent l'intérieur spartiate de ce genre d'établissement :

L'intérieur de l'habitation ressemblait à celui d'une hôtellerie. Un escalier de moulin conduisait à des chambres qu'on pouvait appeler cellules. Chacune d'elle avait un lit enveloppé d'un tulle blanc, une table, deux chaises et une petite glace dans laquelle on avait le visage tout de travers. Un sombre couloir séparait les cellules d'une galerie d'où l'on apercevait la mer et la pointe neigeuse des Alpes⁶⁸.

56 Sur une portion contiguë du rivage, un projet d'une autre ampleur architecturale se dessine en 1857, imaginé par un autre médecin de l'école polonaise, le docteur Alexandre Lubanski. Son financement est confié à une Société des bains de mer de Nice qui se constitue dans ce but en 1857 avec à sa tête un groupement de négociants locaux⁶⁹. Ils nomment le docteur Lubanski qui dirige en fait les opérations. Il projette d'édifier un vaste complexe balnéaire scindé en deux domaines voisins, l'un, pour les bains d'eau douce, est un quadrilatère avec cour intérieure et ailes latérales au centre d'un jardin à l'anglaise, l'autre, pour les bains de mer, est construit sur les récifs, un bâtiment néoclassique formant une exèdre asymétrique épousant les contraintes du site et enserrant une anse artificielle. L'édifice possèdera un corps central sur la mer et deux ailes latérales avec une terrasse en rez-de-chaussée au niveau des flots de l'anse. On y tendra des velums (**fig. 18**) (**fig. 19**). Le projet reprend le déploiement des équipements autour d'une anse que l'on rencontre à Marseille à l'anse des Catalans et au Roucas-Blanc qui étaient confrontés aux mêmes contraintes topographiques d'une côte découpée en récifs et en plages étroites. Il ne vit jamais le jour⁷⁰.

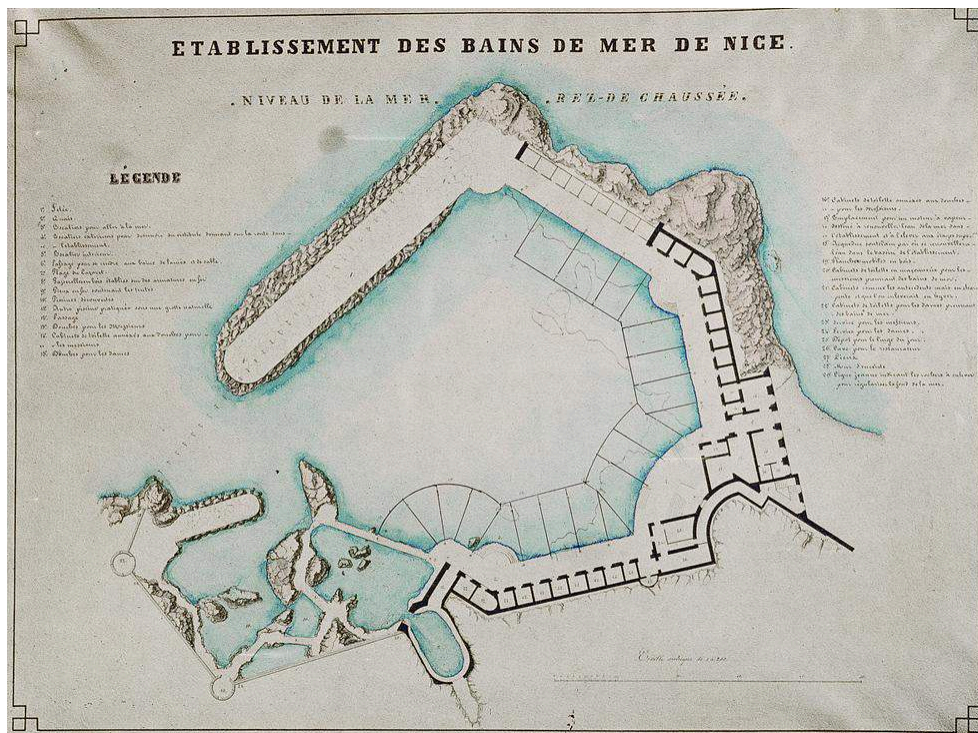
Figure 18



Élévation de la façade principale de l'établissement des bains de mer du Dr Lubanski, s. d. [vers 1857], ADAM, 2Q 69.

© ADAM.

Figure 19



Plan des établissements des bains de mer du Dr Lubanski, s. d. [vers 1857], ADAM, 2Q 69.

© ADAM.

- 57 Si l'on ajoute aux domaines des médecins Lefèvre et Lubanski les bains privés que le colonel Smith veut établir sur cette côte dans la dépendance de son château, les falaises du Lazaret connaissent un engouement qui n'est pas sans rappeler le succès des *stabilimenti* livournais surplombant la mer⁷¹. La mémoire collective niçoise gardera longtemps le souvenir de la « cabine » du docteur Lefèvre à partir de laquelle on accédait à la mer. Enfin, venant compléter le paysage médical du quartier au cours de cette décennie 1850, il convient de noter la présence dans le voisinage des propriétés du docteur Myèvre⁷², tenant de l'électrothérapie, et du capitaine Claridge, propagateur de l'automédication par l'hydrothérapie en Angleterre⁷³. Les rapports d'experts demandés lors de procès laissent entrevoir la précarité de ces établissements souvent construits à la hâte. Ainsi, la maison du docteur Lefèvre, à l'abandon dès 1860, est inspectée :

La maison se compose d'un rez-de-chaussée, divisé en plusieurs chambres à douche, une piscine, un petit magasin et rétro-magasin dont Monsieur Lefèvre se servait d'écurie, une remise au couchant et un lieu d'aisance au levant. D'un premier étage divisé en cinq chambres à lit. D'un second étage divisé en deux chambres à lit, un cabinet, une petite cuisine vers le nord et une remise au couchant. Le rez-de-chaussée et le premier étage sont parquetés en bois et le second étage est pavé en briques hexagones de Marseille. Toute la maison et ses attenants sont couverts en tuiles à l'usage du pays⁷⁴.

- 58 La magnificence des projets niçois avortés et la rusticité de ceux réalisés mettent en exergue le manque chronique de capitaux investis et l'ambiguïté du luxe dans les programmes de l'architecture balnéaire de la Riviera. Le luxe est suggéré par l'élitisme thérapeutique proposé et par un décor sommaire empruntant aux codes esthétiques savants, en particulier ceux du néoclassicisme. Mais derrière cette modernité de façade répondant aux goûts de l'élite internationale de la villégiature, se révèlent d'autres

choix, ceux d'un mode de construction et de matériaux tout traditionnels dictés par l'économie et sans doute le calcul d'une rentabilité à court terme. Les thermes de Monaco, datant de ces mêmes années, présentent cette même combinaison d'une construction élémentaire de facture locale, avec sa couverture en tuiles romaines, avec des éléments inédits, ici une large véranda occupant la moitié de la surface de l'édifice et un balcon en avant-corps donnant en surplomb sur la mer, le tout ouvrant sur les flots par deux escaliers. On distingue côté terre une façade couronnée de balustres (**fig. 20**).

Figure 20



Vue du premier établissement de bains de mer de Monaco, s. d. [vers 1860], ADAM, fonds JP. Baréty.
© JP. Baréty - M. Graniou.

- 59 Mais le quartier de la Croix-de-Marbre ne paraît guère entrer en concurrence avec les maisons de santé du Lazaret. En effet, l'essor de la balnéothérapie ne se cantonne pas au rivage mais s'inscrit dans le paysage urbain sous la forme d'établissements autonomes ou dépendant d'un hôtel, du type de celui des bains du docteur Brandeis à l'hôtel de la Pension anglaise. Là, deux types de services sont offerts, les baignoires d'eau douce ou de mer froide ou chaude, ou encore la livraison à domicile de l'eau de mer. L'expertise des bains des Quatre-Saisons, voisins de la Pension anglaise au jardin public, livre une description de ce type d'établissement quasi artisanal dans les années 1860 :

Vérifier si la grande caisse en zinc, les dix-huit barils servant au transport des bains à domicile, ainsi que le linge sont hors d'état de servir et de pouvoir être réparés[...]. Que la grande chaudière[...]est beaucoup usée, que le fonds paraît avoir été changé en entier depuis quelques années[...]. Ayant interrogé le sieur Fidel Lorner, chaudronnier mécanicien qui se trouvait présent comme chargé des réparations [...]. Sur l'invitation dudit défendeur, j'ai reconnu en outre que dans cet établissement de bains il existe deux autres chaudières dont une contient la moitié

à peu près du volume de la précédente, mais qui ne peut servir que pour l'alimentation des baignoires existans à droite et servant pour les bains d'été, attendu que ces baignoires sont en marbre, à l'exception de trois seulement ; et non pas pour le coté gauche destiné pour la saison d'hiver ou tous [sic] les baignoires sont en zinc⁷⁵.

- 60 Le *Guide* de Risso dénombre trois bains publics en ville en 1844⁷⁶. Les nouveaux hôtels aux abords du jardin public sont dotés d'un établissement de bain, ainsi l'hôtel de la Pension anglaise en 1856, l'hôtel des Anglais en 1860 ou encore l'hôtel de l'Europe. Le propriétaire de ce dernier, Jean-Baptiste Cabasse, a parfaitement compris la dynamique du couple station thermale-station balnéaire en tentant de lancer un spa dans le haut-pays en annexe de ses bains de mer. Brandeis était allé du thermalisme aux bains de mer, selon le schéma anglais, tandis que Cabasse, qui est hôtelier et non médecin, renverse la dialectique balnéaire dans les années 1860 en ouvrant après son établissement de la côte sa maison de plaisance et de bains à Saint-Dalmas-de-Tende, dans la partie italienne de la vallée de la Roya, qui fonctionne durant l'été. Pour autant, les plages bordant le quartier de la Croix-de-Marbre et les Ponchettes, le quartier des pêcheurs devant la ville ancienne, ne sont pas demeurées à l'écart de l'essor des bains de mer après le premier essai de 1822. Le sommier des baux de l'administration des domaines atteste dans les années 1860 de la multiplication des autorisations d'occupation temporaire du rivage pour l'installation de cabines de bain⁷⁷. Cet essor paraît être en relation avec le percement de la promenade littorale imaginé là encore en 1822 et qui est désignée officiellement en 1844 Promenade des Anglais. Parmi les concessionnaires, on trouve trois types principaux : la majeure partie de ces bains sont de modestes établissements dont la dimension semble fixée par l'administration des domaines à deux cents mètres carrés ; quelques-unes n'ont qu'une dizaine de mètres carrés. Les propriétaires des deux sexes sont qualifiés de baigneurs, ils participent à un artisanat des bains de mer alors en plein essor. Certains cependant, comme le baigneur Lambert, viennent de Cannes pour ouvrir un établissement de quelques cabines sur la Promenade niçoise après 1860. Le second type est la concession à une société des bains : le seul cas recensé est la concession d'Amat, avoisinant les six mille mètres carrés. Elle devait préfigurer la construction d'un casino en front de mer, reprenant en 1869 le projet antérieur de Rocca sans plus de succès. Enfin, existe aussi, aux abords du quartier des hivernants, la concession pour une cabine à usage privé comme celle du prince de Wittgenstein.

Figure 21



Bathing-machines sur la Promenade des Anglais, s. d. [vers 1863], photo attribuée à Jean Walburg de Bray, Médiathèque de l'architecture et du Patrimoine GLT1026.

© RMN.

On sait peu de chose sur ces cabines, si ce n'est à travers les sources iconographiques : une vue photographique des années 1860 atteste de la présence de *bathing-machines* devant l'hôtel Victoria, probablement le second hôtel, avec l'hôtel des Anglais, ouvert sur le front de mer (**fig. 21**). Elles semblent circuler sur des rails ou des planches perpendiculaires au rivage qui leur permettent une descente et une montée sur la plage de galets. Dès 1844, le naturaliste niçois Antoine Risso opère une distinction intéressante entre les différents types de cabines selon les lieux. Il distingue, en effet, les cabines fixes des cabines ambulantes d'origine anglaise :

On a aussi construit sur les bords de la mer des cabanes en planches pour prendre des bains ; soit au Lazaret, soit sur le rivage des Ponchettes. On y voit une maisonnette en bois construite à l'anglaise que l'on fait entrer dans l'eau jusques où se brise la lame. Elle stationne sur la plage du quartier de la Croix-de-Marbre⁷⁸.

- 61 Les peintres et illustrateurs ont représenté des constructions plus ou moins luxueuses en bois sur pilotis sur la Promenade à Nice comme à la Croisette à Cannes, comme les bains Georges ou les bains Bottin. À Cannes, les bains semblent liés au Cercle nautique, ils sont des lieux de mondanité autant que de soins, à l'instar des stations de l'Océan. Ce type de bain triomphe dans le projet Rocca de 1864, un des projets-phares imaginés par les entrepreneurs français au lendemain du rattachement de Nice à la France et à l'arrivée du chemin de fer. Ce projet unit la ville nouvelle au centre ancien en proposant deux pavillons de part et d'autre de l'embouchure du Paillon en aval du jardin public, reliés par une passerelle. Des jardins seraient dessinés sur une terrasse aménagée sur la plage ! Les pavillons permettent les bains de mer ou en piscine, ils possèdent une buvette d'eau à l'instar des stations thermales mais aussi des galeries pour la promenade. Ce projet non réalisé préfigure la création de la jetée-promenade à ce même emplacement en 1882.
- 62 La naissance des bains de mer à Nice met en lumière la place originale de la station entre pratiques anglaise et italienne des bains à la lame. Elle permet de faire deux

constats en ce sens : en premier lieu, nous avons pu identifier à Nice une origine thermale de la vocation balnéaire, selon le modèle développé en Angleterre. Le couple Nice-Berthemont mais plus encore le couple Nice-Pesio correspondent à ce schéma. Ensuite, nous avons perçu la coexistence de deux quartiers balnéaires primitifs correspondant à deux types de sites qui conditionnent chacun une pratique du bain. D'un côté le site de falaise ou de crique du lazaret avec établissements en surplomb, qui dérive du modèle présent en Italie, à Livourne ou au Pausilippe dès la fin du XVIII^e siècle. Ce modèle se retrouve à Marseille dans les anses des Catalans et du Roucas-Blanc. D'autre part, le site de grève de la baie des Anges, des Ponchettes à la Croix-de-Marbre. Après l'apparition éphémère d'un établissement de cabine sur ponton en 1822 selon, là encore, un usage italien, la plage niçoise devient le lieu de l'implantation des cabines fixes ou roulantes, les *bathing-machines* du modèle anglais.

- 63 Dans l'histoire de la pratique balnéaire à Nice, les transferts culturels ne semblent pas provenir des rivages français de la Méditerranée mais davantage des stations italiennes et anglaises, le modèle anglais paraissant dominant. Dans quelle mesure Nice, première cité balnéaire des États de Piémont-Sardaigne, ressortit-elle à un modèle culturel italien ? Nous tenterons de répondre à cette question dans la conclusion générale.

Les britanniques et le sentiment de la nature dans la perception des paysages niçois, aux origines du mythe de la côte

Des Alpes Maritimes

- 64 Même si Stephen Liégeard n'invente l'expression de Côte d'Azur qu'en 1887, le mythe se forge déjà au fil du récit de Tobias Smollett. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'opinion éclairée est conquise par la théologie naturelle et par les philosophies du contrat politique qui diffusent le mythe du bon sauvage. D'un univers hostile où règnent le labeur et le danger, marqué du sceau du péché originel, la vision chrétienne de la place de l'Homme dans la création se transforme profondément dans un sens optimiste. La nature est perçue comme généreuse, elle garde la marque de la perfection divine et *a contrario*, la société devient son opposé. Le contact avec la nature est dès lors envisagé comme retour à un état antérieur dans lequel l'Homme vivait en symbiose avec son environnement, l'état édénique. Les deux natures sauvages par excellence, la mer et la montagne, n'inspirent plus terreur et répulsion mais curiosité et bientôt fascination. Les philosophes du contrat social, John Locke et Jean-Jacques Rousseau en particulier, transportent quant à eux l'optimisme naturaliste sur le terrain de la société politique en prônant un ordre politique fondé sur le droit naturel. L'observation et l'expérience de la nature, c'est-à-dire le contact avec ses éléments, deviennent l'attitude de l'honnête homme. La société est ainsi prête à accueillir les récits des découvreurs de nouveaux édens. Ce seront certes Cook et Bougainville décrivant la nature luxuriante de l'Océanie, mais Smollett propose un jardin des Hespérides à portée de diligence. Cependant, n'échappant pas aux poncifs des voyages en Italie, il aura la plume acerbe envers les naturels du pays. Son tableau de la campagne niçoise marque la fondation d'un mythe, il sera repris peu ou prou par les récits de voyage et les guides qui se succéderont jusqu'au début du XX^e siècle. Il se caractérise d'abord par un paysage de jardins dans toutes ses dimensions : une nature jardinée, autrement dit entièrement

composée par la main de l'homme en jardin ? Ou bien une nature-jardin ? Dans les deux cas, le décor est paradisiaque. Ensuite, par la topographie idéale des Alpes maritimes en amphithéâtre, depuis la mer jusqu'aux montagnes. On suggère à la fois l'œuvre de la divine providence qui a permis à la fois les conditions climatiques exceptionnelles, promesse de la guérison des corps, et le pittoresque du panorama.

Depuis la plage, les Alpes maritimes commencent par des collines aux pentes assez douces, puis s'élèvent en montagne qui forment un amphithéâtre culminant au Mont-Alban qui domine la ville de Villefranche. À l'ouest de cette montagne et à l'extrémité orientale de cet amphithéâtre, se trouve la ville de Nice, serrée entre un rocher abrupt et la petite rivière du Paillon, qui descend des montagnes, baigne le mur d'enceinte du côté de l'ouest et se jette dans la mer après avoir alimenté des canaux dont se servent les habitants [...]. Quand je monte sur les remparts et que je regarde autour de moi, je crois vraiment à un enchantement. La petite campagne qui s'étend sous mes yeux est toute cultivée comme un jardin : d'ailleurs, on ne voit dans la plaine que des jardins pleins d'arbres verdoyants, chargés d'oranges, de citrons, de cédrats et de bergamotes qui font un charmant tableau. En s'en approchant, on y trouve des carrés de petits pois bons à ramasser, toutes sortes de légumes magnifiques et des plates-bandes de roses, d'œillets, de renoncules et de jonquilles[...]. Au milieu des plantations des environs de Nice, on aperçoit quantité de blanches bastides, ou maisons de campagne, qui font un spectacle éblouissant[...]. Les collines sont couvertes jusqu'au sommet d'oliviers qui restent toujours verts, et dominées par des montagnes couvertes de neige. De ce que j'ai dit des oranges, des fleurs, etc., vous comprendrez que le temps est extraordinairement doux et serein⁷⁹.

- 65 Il établit sciemment le parallèle avec le récit de la Genèse quand il ajoute : « Avec un peu d'industrie, ses habitants pourraient renouveler l'âge d'or sous ce climat heureux parmi leurs bosquets, leurs bois et leurs montagnes qu'embellissent fontaines, ruisseaux, rivières, torrents et cascades⁸⁰. »
- 66 On peut avancer que la fascination exercée par les paysages des Alpes maritimes réside dans la coexistence providentielle des deux natures, mer et montagne. Les hivernants britanniques sont parmi les premiers à avoir composé une iconographie de ces paysages. Ces dessins, aquarelles et gravures sont autant de représentations de leur imaginaire. Et c'est à travers cet imaginaire que va circuler l'image d'une nature idéalisée dans deux directions, le pittoresque et le sublime.

Figure 22



« A view of the town of Nice and its environs taken from the road of Villafranca », Mary Harcourt, aquatinte, Bibliothèque du chevalier de Cessole.

© Bibliothèque du chevalier de Cessole.

- 67 Si l'on examine ces représentations, on constatera l'importance de la dimension alpestre donnée aux Alpes maritimes⁸¹. D'abord par les sujets choisis : les vallées de la Roya, du Paillon, les vallons comme celui de Saint-André, mais aussi les falaises et les escarpements dans les paysages littoraux. Ensuite la manière de traiter les sujets exalte une nature montagnarde : les exagérations du relief sont caractéristiques. Ainsi, les représentations de la colline du château de Nice ou du Mont-Alban, dans les aquarelles de Mary Harcourt⁸² (**fig. 22**), de Miss Scott of Harden⁸³ ou encore dans les dessins d'Albanis Beaumont, accentuent à dessein les abrupts de la plongée du relief dans la mer. De même, la représentation d'une végétation alpine d'altitude est appliquée à la basse vallée du Paillon : le traitement choisi par Albanis Beaumont pour la vue de l'abbaye de Saint-Pons est assez éloquent puisqu'il la représente dans des alpages, entourée de forêts⁸⁴ (**fig. 23**). Dans le sillage de cette vision alpestre des Alpes maritimes, Bacler d'Albe et le vicomte de Sennones, dans les années 1800 et 1840, iront jusqu'à peindre le littoral à la manière de rivages lacustres⁸⁵. Pour comprendre une telle attitude, il faut considérer la place centrale de la montagne dans la production de ces peintres : Bacler d'Albe s'était illustré en 1788 par la publication de vues du haut Faucigny et du mont Blanc. De même, le *Voyage aux Alpes Maritimes* d'Albanis Beaumont se situe dans une œuvre plus large qui en fait met en scène l'ensemble du massif alpin : *Voyage pittoresque aux Alpes pennines* (1787), *Voyage à travers les Alpes rhétiques en 1786*, *Voyage dans les Alpes lépontines depuis la France vers l'Italie* (1800), *Descriptions des Alpes grecques et cottiennes* (1800 et 1806).

Figure 23



« Valley of St Pons » extrait des *Travels through the Maritime Alps from Italy to Lyons, across the col de Tende, by the way of Nice* d'Albanis Beaumont, aquarelle rehaussée d'aquarelle, Bibliothèque du chevalier de Cessole.

© Bibliothèque du chevalier de Cessole.

- 68 La production iconographique des hivernants résulte de l'essor de la technique de l'aquarelle. Cette technique est aisée à mettre en œuvre : le matériel est relativement sommaire, des couleurs que l'on mélange à l'eau et du papier, le temps de séchage est très rapide. Ainsi, l'aquarelle se prête à la peinture de paysage sur le vif et sa technique séduit les amateurs, à tel point que s'ouvre à Londres la Watercolour Society. Le dessin et la peinture à l'aquarelle font alors partie de l'éducation des jeunes Anglaises avant de passer sur le continent. Mary Harcourt et Miss Scott of Harden sont emblématiques de ces jeunes hivernantes qui ont fixé sur le papier leur représentation de la nature du comté de Nice. Ces dessins et peintures de voyage ont ensuite fait l'objet de publication sous forme de gravure. Si Miss Scott of Harden s'attarde sur la campagne niçoise, Mary Harcourt prolonge ses excursions jusque dans la vallée de la Roya où elle a peint les paysages du défilé de Saorge⁶⁶. Le même site attire Thomas Jefferson lors de son voyage en Europe. Il décrit ainsi l'impression qui lui fit le défilé de Saorge en 1787 :

Imaginez, Madame, un château et un village face à face, suspendus à un nuage. D'un côté une montagne verticale, entaillée pour laisser le passage à un cours d'eau mugissant, de l'autre une rivière sur laquelle est jeté un pont magnifique, le tout formant une cuvette dont les bords sont hérissés de roches et tapissés d'oliviers, de vignes, de troupeaux, etc. J'insiste pour que vous peigniez cela[...]. En étant saisie d'admiration soudaine devant le site du château de Saorge, vous pourrez dire que vous n'avez jamais vu ni ne verrez jamais quoi que ce soit de semblable⁶⁷.

- 69 L'album d'Albanis Beaumont⁶⁸ est l'œuvre d'un professionnel et atteint l'ampleur d'une véritable entreprise éditoriale. Ingénieur, géographe et précepteur des enfants du duc de Gloucester, il entreprit pour son protecteur l'édition d'un album de vues gravées et aquarellées des Alpes maritimes. Son système de représentation de la nature l'apparente à deux univers, le védutisme italien pittoresque de la production du Grand

Tour et en même temps l'imaginaire romantique de la représentation de la montagne. Les vues de la campagne niçoise, les vestiges antiques de Cimiez, du port Lìmpia ont un grand rapport avec le pittoresque des paysages des gouaches napolitaines. En revanche, l'ambiance alpestre des vues de La Turbie et de l'abbaye de Saint-Pons nous renvoie à la sensibilité romantique nordique en quête de la nature vierge. Il choisit les sujets propres à inspirer le sentiment du sublime d'une nature qui domine encore l'Homme, hauts sommets, escarpements, défilés profonds, grottes insondables. Smollett, de façon inattendue, participe au goût romantique pour le relief. Il s'exprime ainsi à propos de la « montagne » au couvent franciscain de Cimiez : « Tout contre l'amphithéâtre, se trouve un couvent de récollets construit dans un site très romantique, au bord d'un précipice⁶⁹ ». Le luxueux recueil d'Albanis Beaumont, conçu pour satisfaire son commanditaire le duc de Gloucester, contribue à diffuser auprès du public anglais l'image romantique et alpestre des Alpes maritimes correspondant à la philosophie de la nature en vogue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle où prédomine l'influence la théorie du sublime de Burke.

- 70 Pour comprendre ces représentations de la montagne, il importe de réunir les éléments présents dans l'univers culturel de la classe dirigeante et de l'intelligentsia anglaises dans les années 1770-1800. Plusieurs courants de pensée invitent le public britannique à découvrir la montagne : en premier lieu, on rencontre la théorisation de la notion de sentiment du sublime qui apparaît dans le champ de la philosophie de la nature. Le sublime mêle la joie et l'effroi, le plaisir de frissonner en présence de l'immensité naturelle et la prise de conscience de la petitesse de l'humanité. Le public commence à se montrer friand des curiosités naturelles. Ensuite, l'immense retentissement en Europe de la publication des poèmes d'Ossian va susciter une redécouverte de la civilisation celte, promue au rang des antiquités nationales et des paysages écossais, territoire du sublime. Ainsi, commence à poindre un autre Grand Tour, septentrional cette fois, qui a ses lieux de pèlerinage, la grotte de Fingal et la chaussée des Géants, promues monuments naturels. Enfin, le cercle intellectuel des poètes lakistes prône le retour à la nature. Coleridge, Thomas de Quincey mais surtout Wordsworth abandonnent Londres pour s'établir dans la région des lacs, aux confins de l'Angleterre et de l'Écosse.

Le choix du site des quartiers anglais et la référence

- 71 La formation des premiers quartiers anglais à Nice et à Cannes constitue la manifestation la plus complexe et la plus durable des transferts culturels exogènes qu'a engendrés la pratique de la villégiature. Comme pour la naissance des bains de mer, la question du choix du site par les premiers hivernants nous conduit à nouveau à nous interroger sur la place originale de la Riviera entre modèle anglais et modèle italien.
- 72 La parenté entre les quartiers anglais dans les Alpes-Maritimes et les stations du littoral britannique est aisément démontrable, tant du point de vue des sites que de celui des aménagements : les hivernants tendent à reproduire sur les bords de la Méditerranée un environnement similaire à celui qu'ils connaissent outre-Manche. Ainsi, les premières villas maritimes niçoises et cannoises adoptent un site littoral comparable à Brighton ou Margate, où les constructions s'établissent parallèlement au rivage mais en retrait toutefois, avec des jardins s'étendant jusqu'à la grève. L'urbanisme naissant du quartier de la Croix-de-Marbre présente des caractères anglais : l'organisation en

square autour du jardin public et surtout la promenade du front de mer, véritable *promenade-pier* combinant deux voies de circulation, l'une pédestre et l'autre équestre, sur le modèle de Brighton. La ressemblance avec le paysage balnéaire britannique culmine dans les années 1880 avec l'apparition de projet de casinos sur jetées-promenades à Nice, Cannes et Menton ; seul le projet niçois aboutira.

73 Cependant, la question de l'acclimatation dans le contexte méditerranéen du modèle balnéaire anglais mérite d'être posée. Car, dans la perspective de la confrontation de ce modèle exogène à un modèle italien endogène, j'é mets l'hypothèse de l'influence de sites classiques du Grand Tour sur le choix des sites de la villégiature anglaise sur la Riviera. Pour comprendre la lecture britannique des paysages niçois, nous devons considérer que la nature pensée comme paysage est une invention anglaise. Le paysage est en effet une construction subjective du spectateur qui projette un certain nombre de valeurs sur les objets de son environnement visuel. En ce sens, le paysage est une composition. Les Britanniques ont été sensibles à cette dimension subjective, culturelle, de la nature à travers la notion de paysage, le *landscape*, qui se développe au XVIII^e siècle. Il a donné naissance à un nouvel art des jardins, le jardin paysager, dont les implications dans le domaine de l'histoire des mentalités n'ont pas toutes été explorées. En particulier, dans le rapport qu'entretient l'architecture avec l'environnement naturel, quelle part prend le paysage dans la détermination du site d'habitation ? Et si, en plus du bon climat, ces hivernants, dans leur migration vers les rivages de la Méditerranée, cherchaient également le paysage juste ? Celui qui fait coïncider la nature « sauvage » avec celle, idéale mais artificielle, façonnée dans les jardins anglais ? Il faudrait envisager une étude du transfert de la théorie du jardin paysager anglais dans le choix des sites de villégiature maritime. Des éléments de recherche peuvent être suggérés.

74 Le jardin paysager naît dans les années 1720 mais dès 1712, l'essayiste Joseph Addison, passionné de jardin, compare la nature et l'art pour suggérer un art subtil de la composition de jardin :

Il y a quelque chose de plus hardi et de plus magistral dans les traits inégaux et accidentels de la nature que dans les belles touches et les embellissements de l'art. Les beautés des plus majestueux jardins ou palais tiennent dans un périmètre étroit, et l'imagination ne s'y attarde pas, exigeant davantage pour se satisfaire ; mais dans les vastes étendues de la Nature, le regard vagabonde de haut en bas à satiété et est abreuvé d'images⁹⁰.

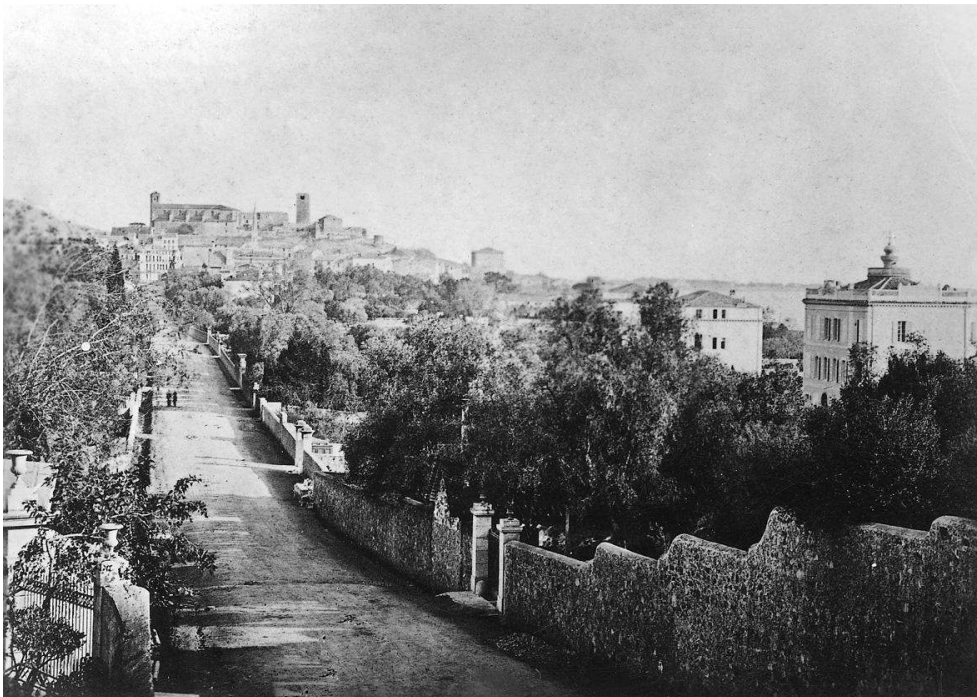
75 La composition du jardin paysager s'appuie sur deux principes : il s'agit, d'une part, d'aménager l'espace de sorte que l'on offre une succession de points de vue différents au promeneur au fur et à mesure de son déplacement. D'autre part, le point de vue, la place de l'observateur, matérialisé par un banc ou un belvédère, commande un paysage. Ainsi, l'art du jardinier consiste à recréer la diversité, le hasard présent dans la nature par le modelage de la topographie, la disposition des plantations et le choix des essences et des variétés. L'historien des jardins Horace Walpole considère William Kent comme l'inventeur du jardin paysager, il dit de lui qu'il « sauta la barrière et s'aperçut que toute la nature était un jardin⁹¹ ».

76 On perçoit le renversement de point de vue qui s'opère : si le jardin est une succession de paysages fabriqués, à l'image de la nature, celle-ci à son tour est un jardin. Ainsi, par le choix judicieux du site, en fonction de valeurs dont on investit le paysage, on établira sa résidence au meilleur point de vue et l'environnement naturel donnera le jardin. La composition du lieu se concentre dans ce choix savant du point de vue dans lequel

interviennent des valeurs. Elles sont au nombre de trois : le pittoresque, le sublime et la réminiscence historique, si le lieu s'inscrit dans les paysages du Grand Tour.

- 77 Maintenant, confrontons les lieux de villégiature anglais dans les Alpes maritimes à ces valeurs en cherchant des similitudes : le Newborough de Nice, le quartier anglais de la Croix-des-gardes à Cannes, et la plaine de Latte à Vintimille où lord Hanbury établit sa première résidence. Les sites sont constitués par une plaine littorale à sa partie la plus étroite, enserrés entre la mer et des escarpements rocheux ou des collines. L'élément historique est donné par la route qui traverse le site parallèlement au rivage, l'ancienne via Julia ou Aurelia à son emplacement réel ou supposé. Les nouvelles villas maritimes, dont l'archétype serait celle de lady Penelope Rivers, ont quelque chose d'urbain par leur emplacement entre rue et jardin qui les distingue des maisons de campagne. Le jardin se développe entre la villa et la mer qui sert de toile de fond. Quelquefois, le jardin se poursuit en parc au-delà de la route vers les collines. La disposition mer/jardin/villa/voie romaine/montagne apparaît sur le plan cadastral niçois de 1812 et se vérifie aussi sur une vue photographique du quartier anglais vers 1870 (**fig. 24**). Le schéma est avéré pour les villas génoises, à l'instar de la villa Principe ou pour celles de Latte. Là, le tracé de la voie romaine encore utilisé à la période moderne, est préservé. On discerne l'alignement des villas maritimes anciennes, en particulier la villa Orenco.

Figure 24



Vue du quartier anglais de Cannes, s. d. [vers 1870], ADAM, fonds Albert Dhumez, 47Fi 410.

© ADAM.

- 78 *Mutatis mutandis*, ce type de topographie présente de fortes similitudes avec un site emblématique du Grand Tour, le quartier résidentiel de Resina-Portici au centre de la baie de Naples. L'antique route des Calabres était surnommée à cet endroit « le miliaire d'or » pour la beauté de l'alignement des villas maritimes de l'aristocratie napolitaine, face à la mer, au pied du Vésuve. Les souverains, là encore, avaient donné l'impulsion décisive en faisant édifier leur villa, la Regia de Portici. Lord William Hamilton,

ambassadeur d'Angleterre près la cour de Naples, acquiert à Torre del Greco, à côté de Resina, une résidence suburbaine. Il s'adonne à la vulcanologie et à la collection des antiques. Rarement un lieu aura concentré jusqu'à l'exaltation le sublime de la nature et les patrimoines artistique et historique. Les éléments du sublime sont la baie et le volcan, le volcanisme devient un sujet de prédilection pour les peintres du sublime au XVIII^e siècle dont le chef de file à Naples fut Pierre-Jacques Antoine Volaire⁹². Le pittoresque est donné à la fois par l'environnement rustique et la variété des paysages. Enfin, le souvenir de l'Antiquité est alimenté par les découvertes d'Herculanum et Pompéi sur ce même territoire. Le plan de Naples du duc de Noja⁹³ fait apparaître cette disposition mer/jardin/villa/voie romaine/montagne dans la Portici des années 1775 qui serait à ce titre la matrice paysagère des sites résidentiels des Anglais au bord de la Méditerranée, de la fin du XVIII^e siècle aux années 1860. La production des gouaches napolitaines et l'activité de William Hamilton furent les passeurs auprès du public anglais du désir de la villégiature maritime qui s'épanouissait à Naples dans les cercles aristocratiques⁹⁴. Les transferts culturels s'opèrent en sens inverse par l'adaptation du jardin anglo-chinois à Naples⁹⁵. Le succès du jardin paysager à Naples repose sur trois composantes : le choix d'un site naturel pittoresque, la présence d'espaces sauvages de végétation indigène combinés à un jardin architecturé où se concentre une flore exotique acclimatée. Le parallèle entre les quartiers résidentiels des villégiatures à Naples et sur la Riviera rend compte de transferts culturels véhiculés par les acteurs du Grand Tour. Nous proposons cette hypothèse que la sensibilité des voyageurs étrangers au génie du lieu et l'idée de site se sont forgées au cours du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle dans l'expérience du voyage d'Italie. Ce rapport à la nature éminemment lié aux représentations littéraires et artistiques constitue un des ressorts à l'apparition du programme architectural de la villa maritime à l'origine des quartiers anglais de villégiature sur le littoral méditerranéen. Ernest Bourcier-Mougenot formule cette interrogation à propos de l'attitude des premiers hivernants de la Riviera face à l'esprit du lieu dans lequel ils avaient choisi d'édifier leur villa :

Se pourrait-il que captivés par le spectacle des vergers d'oliviers et d'orangers se mêlant aux bois de chênes et de pins dans des sites que le relief et la proximité du rivage rendaient *pittoresque*, ils aient longtemps préféré à tout jardin élaboré la fusion végétale du cultivé et du sauvage qui opérait autour des villes du littoral où ils passaient la mauvaise saison⁹⁶ ?

Conclusion

- 79 Entre France et Italie, la Riviera occupe une position géographique prédisposée aux influences culturelles extérieures. Cependant, ce n'est pas cette géographie immédiate qui semble primer. L'architecture, l'urbanisme et les pratiques balnéaires et touristiques constituant la villégiature à ses débuts, entre 1770 et 1860, paraissent relever d'une combinaison d'influences entre un modèle anglais prégnant et un modèle italien revisité par des Anglais fascinés par l'expérience du Grand Tour. Le jeu des correspondances nous conduit certes à Brighton, Margate ou Hastings mais aussi à Livourne et Naples. Après 1860, le rattachement de Nice à la France et l'arrivée du chemin de fer modifient quelque peu cette spécificité. S'ouvrent alors l'ère d'une balnéarisation du littoral de Cannes à Menton sur les standards français.

NOTES

1. - Cour royale souveraine du comté de Nice et du marquisat d'Oneglia. Ses archives contiennent une série des testaments déposés. Le cas du marchand Winstanly de Liverpool est intéressant : « Je soussigné Samuel Winstanly, natif de la ville de Liverpool, et habitant actuellement dans la présente ville de Nice, ayant quelque disposition à ajouter au testament que j'ai fait et que je confirme en tout, j'ai fait le présent codicille, par lequel je lègue à Monsieur Édouard Rigby, mon neveu, habitant à Lancaster, tous mes livres, microscopes, télescopes et instruments de mathématiques se trouveront au tems de mon décès. Et quant à l'argent, meubles et effets quelconques qui existeront en cette ville, je les lègue, par égales portions, au susdit mon neveu et à Madame Atkinson, ma nièce. » La mort ne surprend pas un homme se trouvant inopinément à l'étranger mais il s'agit ici du patrimoine d'un habitant de Nice, faisant appel à la juridiction locale pour régler ses affaires. L'inventaire sommaire de ses biens suggère la présence d'une bourgeoisie étrangère éclairée qui allie *otium* et *negotium*. (Archives départementales des Alpes-Maritimes [désormais ADAM], 1B 244).
2. - L'histoire du tourisme a bénéficié de l'apport fondamental des recherches de Marc Boyer, il a dégagé notamment le concept de paléotourisme. Voir : BOYER, Marc. *L'invention du tourisme dans le sud-est (XVI^e-XIX^e siècles)*. Thèse d'histoire. Lyon : université Louis Lumière, 1997. Version publiée : *Histoire de l'invention du tourisme dans le sud-est de la France - XVI^e-XIX^e siècles*. La Tour d'Aigues : Éd. de l'Aube, 2000. Voir aussi du même auteur, *L'invention de la Côte d'Azur, L'hiver dans le Midi*. La Tour d'Aigues : Éd. de l'Aube, 2002.
3. - BERTRAND, Gilles. *Le Grand Tour revisité, pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*. Rome : École française de Rome, 2008, p. 255-263.
4. - HERZEN, Alexandre. *Lettres de France et d'Italie, 1847-1852*. Édition française, Genève : Slatkine, 1979, I.V, p. 92, cité dans BOYER, Marc. *Op. cit.*, 2002, p. 94.
5. - Archives municipales de Cannes [désormais AMC], fonds Borniol, 5S 7.
6. - L'expérience du Grand Tour a été une source d'inspiration dans la littérature européenne depuis le XVI^e siècle. Voir MARTINET, Marie-Madeleine. *Le Voyage d'Italie dans les littératures européennes*. Paris : PUF, 1996.
7. - Archivio di Stato de Turin [Désormais ASTO], Archivio di corte, Materie politiche per rapporto all'interno, Real casa, Lettere dei particolari, lettere TMazzo 10 (l'orthographe des patronymes est incertaine).
8. - ADAM, Paesi per a e b, Mazzo6, n°34.
9. - BRODIE, Allan, WINTER, Gary. *England's seaside resorts*. Swindon : English Heritage, 2007, p. 126-128.
10. - SMOLLETT, Tobias George. *Voyages à travers la France et l'Italie* [traduction de *Travels through France and Italy*]. Paris : Éditions José Corti, 1994, p. 133. On aura reconnu les terrasses des Ponchettes.
11. - *Ibidem*, p. 176.
12. - Consulter en particulier le récit du consul anglais Davis. Voir POTRON, Jean-Paul. « Contribution britannique à la représentation du pays de Nice ou les aventures du

- docteur Davis sous le Consulat ». Dans *Du comté de Nice aux Alpes-Maritimes, les représentations d'un espace politique et culturel dans l'histoire*, Actes du colloque de Nice, 16-17 avril 1999. Nice : 2000, p. 133-144.
13. - BOYER, Marc. *Op. cit.* 2002, p. 186-187.
14. - Voir KIRALY, Judith. *L'Influence anglo-saxonne dans le développement et la culture de la Côte d'Azur, 1800-1940*. Thèse en littérature et civilisation anglaises. Nice : université de Nice, 1997.
15. - Archives privées J.-P. Baréty.
16. - *Guide des étrangers à Nice*. Nice : Canis frères, 1858.
17. - BARKER, Nigel, BRODIE, Allan, DERMOTT, Nick, JESSOP, Lucy, WINTER, Gary. *Margate's seaside heritage*. Swindon : English Heritage, 2007.
18. - BRODIE, Allan, WINTER, Gary. *England's seaside... Op. cit.*, p. 19, 62-66.
19. - Conseil d'embellissement c'est-à-dire d'urbanisme.
20. - Voir COLAIRO, Valérie. *Les Hivernants à Cannes, 1835-1870*. Mémoire de maîtrise en histoire. Nice : université de Nice, 1987.
21. - « Avendo le monache il detto sito, poteano formarsi con maggiore loro comodo il progettato Belvedere o gallerai o terrazzo per tutta la lunghezza del muro già esso costruito, e nel luogo en cui sarebbe stata la vista della campagna, del porto e del mare piu estesa e libera ed anche piu amena... ». ADAM, Materie ecclesiastiche, regolari, Mazzo 5, monache della Visitazione n°1.
22. - PINTUS, Isabelle. *L'Aristocratie anglaise à Nice à la Belle-époque*. Nice : Alandis, 2000.
23. - En particulier, ADAM, fonds notarial Esprit Violet, 3^E 123/59, vente du 27 juin 1865.
24. - ADAM, fonds Carlone, 7J 18.
25. - *Ibidem*.
26. - La librairie Rontani, héritière de la maison Meynier qui a succédé à Dalbecchi, conserve encore les vitrines du XIX^e siècle.
27. - VERNET, Anne. « La Marqueterie de Nice ». *Nice-Historique*, janvier-mars 2006, p. 2-50. Voir aussi FIORENTINO, Alessandro. « L'Art de la marqueterie au XIX^e siècle, Sorrente et Nice ». *Nice-Historique*, janvier-mars 2006, p. 50-53.
28. - MARI, Lucien. « Marqueteurs et marqueteries à travers les expositions du XIX^e siècle ». *Nice-Historique*, janvier-mars 2006, p. 54-79.
29. - Voir le dossier de naturalisation française de Ferdinand Guarducci, ADAM, 6M 245.
30. - Voir FATOU, Charles. « Joseph Rosalinde Rancher d'après des documents inédits ». *Nice-Historique*, 1953, p. 71-75. Voir aussi FIGHIERA, Charles-Alexandre et HILDESHEIMER, Ernest. « Rosalinde Rancher et son environnement familial ». *Nice-Historique*, 1985, p. 40-61. Voir aussi DEL GIUDICE, Philippe. *Rosalinde-Joseph Rancher*, auteur *nissart*. Étude bibliographique, mémoire de master 1 en littérature occitane. Nice : université de Nice, 2000, p. 31-33.
31. - ADAM, fonds du tribunal de première instance de Grasse, 3u2/708.
32. - Ce fut l'intendant général Mattone di Benevello qui lui vendit le terrain en 1786. Afin d'obtenir l'exemption du droit d'aubaine et bénéficier de l'édit du port-franc, lady Rivers donna une raison commerciale à la propriété : elle entend faire construire un moulin à huile d'un type nouveau et exporter la production niçoise sur le marché anglais. ADAM, fonds de l'insinuation, C 560, ff. 5-8.
33. - ADAM, fonds notarial Charles Barralis, 3^E 15/115, acte du 26 août 1825.

34. - Voir FIDORA, Celeste, ATTANASIO, Sergio. *Ville e delizie vesuviane del '700*. Naples : Grimaldi, 2004. Voir aussi ATTANASIO, Sergio. *Dimore storiche nel golfo di Napoli*. Naples : Kairos, 2009.
35. - ADAM, fonds notarial Esprit Violet, 3^E 123/28, acte du 3 janvier 1835.
36. - Voir MILLIET-MONDON, Camille. *Cannes : Architectures de villégiature*. Aix-en-Provence : Association pour le patrimoine de Provence, 1994, Itinéraire du Patrimoine n° 49. Voir aussi le site : http://www.culture.gouv.fr/paca/dossiers/cannes/01_lar.htm#n9.
37. - AMC, fonds Agence immobilière Andrau, 2S 134.
38. - AMC, fonds Cros, 11S 81/2. L'article d'une revue anglaise des années 1930 consacré au château Éléonore reproduit trois vues intérieures dont le *drawing-room*. ADAM, 1J 256, un article du *The illustrated London news* de 1856 sur le quartier anglais de Cannes, écrit un an après la construction de Christchurch. Il est relaté à propos des Écossais de la colonie britannique, « neither would their pride let them pray in their drawing rooms while the other believers had a special edifice ».
39. - Voir BOYER, Marc. *Op. cit.* 2002, p. 95-99. Les archives de lord Brougham sont conservées à l'University college, Londres. Voir le site : <http://www.ucl.ac.uk/Library/special-coll/>.
40. - ACKERMAN, James S. *La Villa de la Rome antique à Le Corbusier*. Paris : Hazan, 1997, p. 285-286.
41. - *Villégiature des bords de mer, XVIII^e-XX^e siècles*, (dir.) Bernard Toulhier. Paris : Éd. du Patrimoine, 2010, p. 19.
42. - Voir les constructions de Lemot à Clisson. Voir SERVICE RÉGIONAL DE L'INVENTAIRE DES PAYS DE LOIRE. *Clisson ou le retour d'Italie*. (coll. Cahier de l'Inventaire). Paris : Imprimerie nationale Éditions, 1990.
43. - BRODIE, Allan, WINTER, Gary. *England's seaside... Op. cit.* p. 19, 65.
44. - ADAM, fonds du tribunal de préfecture de Nice, 3FS 155.
45. - Une restitution de la villa Smith est proposée par Didier Gairaud. Voir GAIRAUD, Didier. « Le Château Smith, dit château de l'Anglais ou château de Mont-Boron ». *Nice-Historique*, janvier-mars 2011, p. 46-63.
46. - ADAM, fonds de l'intendance-générale de Nice, 1FS 590.
47. - *Restanques* ou terrasses agricoles, en provençal du pays cannois.
48. - CAVALLO, Patricia. « Nabonnand père et fils, horticulteurs rosieristes, 1850-1949 ». *Nice-Historique*, avril-juin 2009, p. 94-103.
49. - AMC, 1Fi 222, feuille 90.
50. - *Revue de Nice*, 1861, reproduit dans GAIRAUD, Didier. *Op. cit.*
51. - BRACQ, Jérôme. « Le jardin botanique de l'École centrale et les débuts de l'acclimatation à Nice ». *Nice-Historique*, janvier-mars 2009, p. 2-29.
52. - Voir VIANELLI, Daniela. « Talassoterapia nella Livorno del passato ». *Comune notizie*, n°3. Livourne : Comune di Livorno, 2008. Voir le site : <http://www.comune.livorno.it>. Coïncidence intéressante, les hôtes, après la Révolution, de la villa de lady Penelope Rivers, la première villa maritime construite à Nice, furent Pauline Bonaparte qui partira ensuite séjourner à Viareggio où elle fit édifier la première villa maritime, la villa Paolina, et Marie-Louise d'Étrurie en exil, qui y mourut.
53. - SHELLEY, Percy Bysshe. *Essays, letters from abroad, translations and fragments*, édition établie par Mary Shelley. Londres : Éd. Edward Moxon, 1840, lettres n°63-67, p. 344-360.

54. - La correspondance entre une météorologie corporelle et l'univers a été mise en exergue par Alain Corbin.
55. - SMOLLETT, Tobias George. *Op. cit.* p. 214.
56. - *Ibidem.*
57. - Pour l'histoire des origines du désir du rivage dans la société européenne, on se reportera à l'étude d'Alain Corbin : *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris : Aubier, 1988. Sa démarche fondatrice dans le champ de la recherche sur l'histoire des mentalités et son érudition ont guidé la présente communication. Pour une histoire des bains de mer, on pourra se reporter aussi à : PIC, Rafaël. *L'Europe des bains de mer*. Paris : Éd. Nicolas Chaudun, 2009.
58. - ASTO, Archivio camerale, articolo 755, fascicolo 489 (adjudication des bains de Roquebillière, 1684).
59. - RANCHER, Rosalinde. *Guide des étrangers à Nice*. Nice : Société typographique, 1826.
60. - RICHELMI, Pierre. *Essai sur les agréments et sur la salubrité du climat de Nice*. Nice : chez Canis, 1822, p. 163.
61. - Archives municipales de Nice [désormais AMN], manuscrits Bonifacy, 1822.
62. - RICHELMI, Pierre. *Op. cit.*, p. 54.
63. - Archives privées J.-P. Baréty.
64. - LESNE, Jean-Charles. *Notice historique et statistique sur la ville d'Acqui et ses environs, ses eaux thermales, et l'établissement militaire au-delà de la Bormida*. Alessandria, 1808.
- MOJON, Giuseppe. *Analyse des eaux sulfureuses et thermales d'Acqui*. Gênes, 1808.
65. - ADAM, fonds du tribunal de première instance de Nice, 3u1/1130.
66. - L'album est conservé au musée d'Art et d'Histoire de Nice. Voir POTRON, Jean-Paul, BARELLI, Hervé. *Vues de Nice et de ses environs*. Nice : Centre du Patrimoine de la Ville de Nice, 2005.
67. - RICHELMI, Pierre. *Op. cit.*, p. 53-54.
68. - FEUILLET, Valérie. *Quelques années de ma vie*. Paris : Calmann Lévy, 1894, cité dans THUIN-CHAUDRON, Véronique. « Le Mont-Boron autour des années 1860, une colline en pleine mutation ». *Nice-Historique*, janvier-mars 2011, p. 15.
69. - ADAM, fonds du tribunal de commerce de Nice, 5Fs 265 et fonds notarial Vincent Fighiera, 03^E 15/201, acte du 27 avril 1857.
70. - ADAM, fonds de l'intendance-générale de Nice, 1Fs 350 et 2Q 69.
71. - Pour l'histoire du quartier du Lazaret, voir THUIN-CHAUDRON, Véronique. *Op. cit.* p. 2-45.
72. - MYEVRE. *De l'électricité médicale*. Lyon, 1838.
73. - CLARIDGE, Richard. *Every man his own doctor : the cold water, tepid water and friction-cure*. Londres, 1849.
74. - ADAM, fonds du tribunal de première instance de Nice, 3u1/1130.
75. - ADAM, *ibidem*, 3U1/1133.
76. - RISSO, Antoine. *Nouveau guide du voyageur dans Nice*. Nice : Société typographique, 1844, p. 76.
77. - ADAM, sous-série 2Q.
78. - ADAM, sous-série 2Q.
79. - SMOLLETT, Tobias George. *Op. cit.* p. 135-139.
80. - *Ibidem*, p. 201.
81. - Pour la consultation des œuvres iconographiques, on se reportera au *Voyage pittoresque dans le comté de Nice et les Alpes-Maritimes du XVII^e au XIX^e siècle - Gravures et lithographies*. Nice : Acadèmia Nissarda, 2005.

82. - Bibliothèque du Chevalier de Cessole : « A view of Nice taken from a villa near the road to the Var », « A view of the town of Nice and its environs taken from the road to Villafranca », aquatinte.
83. - Bibliothèque du Chevalier de Cessole : « Cottage near Nice », lithographie.
84. - Bibliothèque du Chevalier de Cessole : « Valley of St Pons », aquatinte rehaussée d'aquarelle.
85. - En particulier, Bibliothèque de Cessole : « Vue de Villefranche », vicomte de Sennones, lithographie.
86. - Bibliothèque du Chevalier de Cessole : « View of the town of Saorgio on the passage to the col de Tende in Piedmont », aquatinte.
87. - Lettre de Thomas Jefferson à Maria Cosway, Paris le 1^{er} juillet 1787, reproduite dans FONTANA, Jean-Loup. « Real Strada, la route royale de Nice à Turin », *Cahier des Alpes-Maritimes*, n°10. Nice : conseil général des Alpes-Maritimes, 1993.
88. - BEAUMONT, Albanis. *Travels through the Maritime Alps from Italy to Lyons, across the col de Tende, by the way of Nice, Provence, Languedoc, etc.* Londres : 1787 et 1795.
89. - SMOLLETT, Tobias George. *Op. cit.* p. 143-144.
90. - ADDISON, Joseph. *The Spectator*, article n°414, 25 juin 1712, traduit dans ALLAIN, Yves-Marie, CRISTIANI, Janine. *L'art des jardins en Europe, de l'évolution des idées et des savoir-faire.* Paris : éd. Citadelles et Mazenod, 2006.
91. - WALPOLE, Horace. *History of the Modern Taste in Gardening*, 1771, traduit dans ALLAIN. *Op. cit.*
92. - Sur le védutisme napolitain on consultera PAGANO, Denise Maria. *C'era una volta Napoli.* Naples : Electa, 2002.
93. - Pour l'étude des sites napolitains suburbains, voir FRATICELLI, Vanna. *Il giardino napoletano.* Naples : Electa, 1993, p. 52-68.
94. - Sur Naples et William Hamilton, voir KNIGHT, Carlo. *Hamilton a Napoli. Cultura, svaghi, civiltà di un grande capitale europea.* Naples : Electa, 2003.
95. - Sur le *gusto inglese* dans les jardins napolitains, voir FRATICELLI, Vanna. *Op. cit.* p. 68-73, 91-98.
96. - BOURCET-MOUGENOT, Ernest. « Le jardin composite de la Belle époque, paradigme de la Côte d'Azur ». *Nice-Historique*, 1995, p. 4 ; voir le site : <http://www.nicehistorique.org>.

RÉSUMÉS

La Côte d'Azur est une invention anglaise à bien des égards. Elle est d'abord une invention au sens étymologique du terme : entre 1760 et 1860, à l'instar des mondes extra européens, le littoral de la Provence orientale et du pays niçois est objet de découverte. Ici c'est le touriste étranger, celui du Grand Tour, qui pose son regard sur une nature vierge, celle d'une Méditerranée perçue comme édénique. Vient ensuite l'appropriation par le regard de l'autre, par le biais des représentations littéraires et iconographiques des récits de voyages et des *vedute*. Enfin, arrive le temps du lancement pour employer l'expression consacrée, autrement dit, l'intégration des localités dans le circuit des premières stations de la villégiature internationale. Elle est avant tout

une invention britannique : les voyageurs venus d'outre-Manche ont en effet été les créateurs, les propagateurs et les principaux protagonistes de la seconde partie du XVIII^e siècle au début du XIX^e siècle de la vocation touristique de la Riviera. Les débuts de la villégiature anglaise de Cannes à Menton entre 1760 et 1860 offrent un champ d'étude exceptionnel du processus de l'invention touristique par sa précocité et sa durée mais aussi par la diversité de ses manifestations et de ses conséquences. Le littoral compris entre le massif de l'Esterel et les premiers contreforts des Apennins se distingue et s'individualise dans l'esprit des premiers voyageurs comme la porte de l'Italie. La Riviera demeure jusqu'au milieu du XIX^e siècle encore liée à l'imaginaire du Grand Tour ou du voyage d'Italie. Pourtant, le temps de l'installation pour la villégiature d'hiver connaît ses prémises à Nice dès les années 1760. Se constituent ainsi très tôt des quartiers anglais de la villégiature qui commencent à façonner le paysage par l'introduction de modes de construction et un urbanisme nouveaux. Ces premières colonies d'hivernants furent le New Borough au quartier niçois de la Croix de marbre, les quartiers de la Croix des gardes à Cannes ou encore de Carnoles ou de Garavan à Menton. Constituées en marge des localités et de la société locales, leur influence sur celles-ci ne cessera de s'accroître par les capitaux financiers qu'elles sont capables de mobiliser et la notoriété des plus illustres de ses membres. Emergent ainsi les figures de Lord Brougham à Cannes et de James Henry Bennett à Menton, les inventeurs des nouvelles stations entre 1834 et 1860. La villégiature britannique a suscité des transferts culturels et techniques dont les multiples manifestations ont profondément transformé l'économie locale et partant, la société traditionnelle. Le mode de vie des hivernants et leur perception des paysages méditerranéens ont donné naissance entre 1780 et 1860 à des projets de villas maritimes, de jardins et d'urbanisme originaux. L'introduction des bains de mer sur la Riviera avant 1860 est emblématique de ces transferts culturels britanniques. L'originalité de Nice réside dans la double influence qui s'y est entrecroisée des modèles italiens et britanniques des pratiques et des architectures balnéaires.

In many respects, the French Riviera is an English invention. First, it is an invention in the etymological sense of the term. Between 1760 and 1860, the coast of eastern Provence and of the region of Nice (like other areas outside Europe) was "discovered" by foreign travelers on the Grand Tour who gazed at the unsullied nature of the Mediterranean and perceived it as another Garden of Eden. Then such first-hand observations were appropriated by others through literary or iconographic representations such as travelogues or *vedute*. Finally came « launch time », as the expression goes: that is, the progressive inclusion of local towns in the ranks of top resorts for international travelers. It is indeed above all a British invention: from the second half of the 18th century to the 20th century, travelers from the British Isles were the creators, the propagators, and the main protagonists of the Riviera as a touristic haven. The early stages of the British presence from Cannes to Menton between 1760 and 1860 offer an exceptional field of study with regard to the process of touristic invention, not only because of its precocity and its duration but also to the diversity of its manifestations and its consequences. The coast between the Esterel massif and the first foothills of the Apennines stands out and is identified in the minds of the first travelers as the gateway to Italy. Until the mid-19th century, the Riviera remains linked in the imagination to the Grand Tour or the voyage to Italy. The beginnings of the habitual winterstay in Nice are evident, however, as early as the 1760's. Thus, neighborhoods of English holiday homes start to grow early on and fashion the landscape through the introduction of new building methods and new town planning. The first few colonies of winter visitors were the New Borough in the Croix de Marbre section of Nice, the Croix des Gardes district in Cannes, or Carnolès or Garavan in Menton. Built up on the edge of town and on the fringe of local society, these colonies exercise increasing influence on the locals because of the financial capital they can wield and the fame of their most illustrious members. Among these personalities, Lord Brougham in Cannes and James Henry Bennett in Menton are notable as the creators of the new resorts

between 1834 and 1860. The British seasonal communities led to cultural and technical transfers whose numerous manifestations profoundly changed the local economy and, as a result, traditional local society. The way of life of the winter visitors and their perception of Mediterranean landscapes gave rise between 1780 and 1860 to original projects for seaside villas, gardens, and communities. The introduction of seabathing on the Riviera before 1860 is emblematic of these British cultural transfers. The originality of Nice lies in the double influence of Italian and British models which are interwoven in local bathing practices and architecture.

INDEX

Mots-clés : architecture balnéaire, villa maritime, villégiature anglaise, bains de mer, Nice, Alpes-Maritimes, Côte d'Azur, Riviera

AUTEUR

ALAIN BOTTARO

Conservateur du patrimoine chargé des relations avec le public et des archives privées, Archives départementales des Alpes-Maritimes abottaro@cg06.fr